

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

12^{ME} ANNÉE, No 594 — SAMEDI, 21 SEPTEMBRE 1895

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



BEAUX-ARTS.—UNE ÉTUDE DE TÊTE

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 21 SEPTEMBRE 1895

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc. — Poésie : En conversation, par J. T.-O. Saucier. — Carnet du *Monde Illustré*. — Poésie : Le chasseur, par Z. Mayrand. — Nouvelle acadienne : L'oncle Ben, par Firmin Picard. — Etudes physiologiques : La nourriture de l'homme. — Les superstitions sur les miroirs, par Daniel Bellet. — Pot de pensées. — Nouvelle inédite : Un meurtre à la campagne, par Mathias Filion. — Fleurs d'autan, par Denis Ruthban. — Le Petit Canada, par Pierre-Georges Roy. — Au bord des eaux, par Wilfrid Locat. — Une idée (gravure). — Courrier de la mode, par Bl. de Céry. — Toilette de mariée. — Un général des Hovas brûlé vif. — Conseils pratiques. — Choses et autres. — Jeux et récréations. — Les échecs. — Feuilleton : La mendiante de Saint-Sulpice, par Xavier de Montépin.

GRAVURES.—Beaux-arts : Une étude de tête. — A Madagascar : Un général Hovas brûlé vif devant ses troupes. — A travers le Canada : Quelques vues de Sorel ; Vue prise du quai (regardant la ville) ; Le marché et l'hôtel Brunswick ; Le lancement d'un bateau ; La rue du roi ; Un parti d'excursionnistes sur les bords du lac Saint-Pierre. — La mode : Toilette de mariée. — Gravure du feuilleton.

PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



ES Québécois viennent d'assister à un spectacle assez rare.

Pendant plusieurs jours une immense colonne de fumée s'est élevée du fleuve, près du rivage, et, le soir, les hauteurs de Beauport étaient éclairées par les flammes d'un incendie qui sem-

blait s'être déclaré dans un navire.

C'était bien un navire qui brûlait, en effet, et l'incendie était volontaire.

On le brûlait pour en retirer le fer et le cuivre qu'il pouvait encore contenir après avoir été démolé, dépecé de tout ce qui avait une certaine valeur.

Ce navire était l'*Alert* dont on a bien parlé, il y a vingt ans, car l'*Alert* était allé dans les mers arctiques, et ce fut même lui qui, en 1875, s'avança au delà du quatre-vingt-troisième degré, à la recherche de ce mystérieux

pôle nord que de hardis marins s'obstinent à vouloir atteindre.

Le 24 mai 1875, jour anniversaire de la naissance de la reine Victoria, l'*Alert* et le *Discovery*, tous deux sous le haut commandement du capitaine Nares—plus tard l'amiral—partirent de Portsmouth, en route pour le Nord.

Ce voyage fut rude ; le *Discovery* s'arrêta à la baie Lady-Franklin, y prit ses quartiers d'hiver et l'*Alert* continua sa route jusqu'au 3 avril 1876, alors qu'il s'ancre à l'abri d'une énorme banquise. Une partie de l'équipage resta à bord, pendant qu'un détachement s'avavançait en traîneau et arrivait au prix d'efforts inouis jusqu'au quatre-vingt-troisième degré. Jamais on ne s'était tant approché du pôle.

Le récit du voyage de l'*Alert* est des plus émouvant ; aussi son retour fit-il grand bruit dans le monde géographique.

Et c'est ce navire, accablé par les ans et les ravages du temps, qui vient de s'en aller en fumée sur le Saint-Laurent.

La société historique de Montréal a-t-elle pensé à se procurer un souvenir de ce vieux navire qui a sillonné si longtemps, " la plaine des mouettes " ?

* * * Tous les chasseurs sont en compagnie, on n'entend que coups de fusil, à droite et à gauche, et cependant chacun dit, comme l'an dernier et les années précédentes, qu'il n'y a plus de gibier.

Passé encore de dire cela, mais ce qui m'agace, ce qui m'horripile, c'est la rengaine des tourtes, que l'on entend constamment d'un bout de la province à l'autre.

Ecoutez ce que vous disent trois ou quatre individus, si vous avez le malheur de leur parler *chasse*.

—Ah ! monsieur, si vous aviez vu ça, il y a vingt ans, les tourtes ! On les tuait à coups de bâton, on en emplissait des pleines poches... C'est drôle qu'on n'en voit plus.

—Moi, je me rappelle, monsieur, que mon défunt père me disait toujours qu'il en tuait à coups de pied ; qu'il était obligé de les chasser d'après lui, qu'elles l'empêchaient de couper son bois. Y en avait-il des tourtes ! Y en a plus maintenant.

—Chez nous, on en mangeait des mois de temps. Maintenant, on n'en voit plus.

—Y en avait tant, monsieur, que les curés ont été obligés de dire des messes pour que ça disparaisse. Y en avait, monsieur, y en avait qu'elles venaient vous prendre votre chapeau. Maintenant, y en a plus.

—Vous croirez peut-être que je vous dis des menteries, mais, vrai comme vous êtes un monsieur, je vous dis qu'on en mangeait tant qu'on ne pouvait plus en manger. On n'aimait plus ça. Maintenant, c'est drôle, y en a plus.

—Dis donc, Joe, te rappelles-tu, en revenant de l'école, on en tuait à coups de pierre. Y en avait t'y ! maintenant, y en a plus.

Et cela recommence au village suivant, dans la maison voisine, partout, sur la route, sur la grève, dans le bois, en canot, au nord, au sud, au levant, au couchant, vous êtes certain qu'on vous parlera des tourtes, qu'y en avait beaucoup et qu'y en a plus.

Eh bien ! c'est bon, c'est entendu, il n'y en a plus de tourtes. On le sait.

* * * Si vous allez à la chasse et que vous demandiez à un indigène s'il y a de la bécassine ou du canard dans la région, soyez certain qu'il vous fera la réponse suivante :

—On en voit des fois, seulement, voyez-vous, c'est pas le bon temps. Si vous étiez venu la semaine dernière, y en avait en masse. Des fois, on n'en voit pas...

C'est, avec une variante, ce que dit l'homme des champs quand on l'interroge sur ce que promettent les pommiers :

—Dire qu'il y aura des pommes, y aura pas de pommes, mais dire qu'il n'y aura pas de pommes, y aura des pommes.

L'autre jour, je demandai à un habitant s'il y avait bien des prunes cette année :

—Des prunes, monsieur ? ça diminue tous les ans, je ne sais pas ce qu'il y a, mais les prunes deviennent de plus en plus rares. Si ça continue, ça sera comme les tourtes... Figuez-vous qu'autrefois, du temps de...

—Oui, il y avait des tourtes.

—Eh bien, maintenant...

—Il n'y a plus de tourtes.

—Tiens ! on vous l'a dit ?

—Si on me l'a dit !... Ah ! le brigand !

* * * Il serait déplorable que le gibier disparût, comme on le dit, car la chasse est, dit le Dr Morin, de tous les exercices en plein air, l'un des plus agréables et des plus salutaires au repos de l'esprit et au développement de la force musculaire.

L'exercice de la chasse, ajoute le bon docteur, ne se borne pas, comme on pourrait le croire, à assurer l'équilibre de la mécanique humaine normale. Elle régularise la circulation, développe les poumons, enrichit le sang. Excellente pour les affaiblis, les lymphatiques, pour les *candidats à la phthisie*, la chasse s'applique surtout aux organismes qui font trop de recette et pas assez de dépenses d'aliments.

Et maintenant, quelques conseils : Le vieil Ambroise Paré disait que la chasse est, de sa nature, espèce de maladie ; il faut donc savoir comment la combattre.

Avant de partir, fusil sur l'épaule, dans la brume du matin, il faut, d'abord, avoir mangé la résistance au froid—question très importante dans notre Canada—et à la fatigue, dépend beaucoup de cette condition.

On doit éviter de boire froid autant que possible. Les boissons aqueuses exposent à des dérangements d'entrailles ; les boissons alcooliques aux excitations de l'estomac.

Le chasseur mange généralement trop à la fois ; son estomac supporte assez difficilement la nourriture, grossière en général, qu'on lui adresse, surtout lorsque cet envoi lui est fait irrégulièrement et en trop grande quantité.

Quant au gibier, regardé comme nourriture, on ne peut le recommander qu'aux estomacs robustes, car il est généralement de digestion difficile, surtout pour les personnes sédentaires, puisque, dit un autre médecin, il est vrai que " l'on digère avec les jambes, au moins autant qu'avec l'estomac."

Assez causé chasse. On pourrait continuer s'il y avait encore des tourtes, comme au temps jadis, alors que... vous savez, on les tuait à coups de bâton, à coups de...

Mais, vous savez... y en a plus.

* * * Le télégraphe nous annonce que la récolte du blé a été tellement abondante dans l'ouest des Etats-Unis qu'une baisse sans précédent est certaine.

On dit même qu'il tomberait à douze cents le minot ou peut-être au-dessous.

Certains manufacturiers, établis loin des mines de charbon, songent à s'en servir en guise de combustible.

C'est une bonne nouvelle pour les pauvres—non pas qu'on brûle le blé, mais qu'il soit bon marché—et il serait à désirer que les pays malheureux, comme l'île de Terre-Neuve, fussent à même de profiter de cette abondance.

Ces pauvres Terre-neuviens sont dans un tel état de misère qu'ils ne peuvent même pas acheter le sel nécessaire à la conservation du poisson qu'ils ont pris. Les banques sont en faillite, comme vous le savez, et, pour comble de malheur, le soleil lui-même a fait défaut pour sécher convenablement la morue.

Tout va mal dans cette île.

•• Sir Henry Irving vient donner quelques représentations à Montréal.

Vous savez que ce grand artiste a été sifflé, l'année dernière par Sa Majesté la reine Victoria, et cette haute distinction, sir Henry l'a méritée.

Ce n'est pas le comédien décrit par Octave Mirbeau, c'est l'interprète magnifique de grandes œuvres, il est même auteur très apprécié.

En parlant d'Octave Mirbeau, connaissez-vous l'effroyable satire qu'il a faite du comédien ? J'en détache un chapitre :

Qu'est-ce que le comédien ? Le comédien, par la nature même de son métier, est un être inférieur et un réprouvé. Du moment où il monte sur les planches, il a fait l'abdication de sa qualité d'homme. Il n'a plus ni sa personnalité, ce que le plus inintelligent possède toujours, ni sa forme physique. Il n'a même plus ce que les plus pauvres ont, la propriété de son visage. Tout cela n'est plus à lui, tout cela appartient aux personnages qu'il est chargé de représenter. Non seulement il pense comme eux, mais il doit marcher comme eux ; il doit non seulement se fourrer leurs idées, leurs émotions et leurs sensations dans sa cervelle de singe, mais il doit encore prendre leurs vêtements et leurs bottes, leur barbe s'il est rasé, leurs rides s'il est jeune, leur beauté s'il est laid, leur laideur s'il est beau, leur ventre énorme s'il est efflanqué, leur maigreur spectrale s'il est obèse. Il ne peut être ni jeune, ni vieux, ni valable, ni bien portant, ni gras, ni maigre, ni triste, ni gai, à sa fantaisie ou à la fantaisie de la nature. Il prend les formes successives que prend la terre glaise sous les doigts du modelleur.

L'article de M. Mirbeau a fait grand bruit dans le temps, mais il a encore plus fait fausse route. La définition est fautive, et si un comédien possède toutes les qualités dont parle le pamphlétaire, il devient excellent artiste.

Sir Henry Irving est une des grandes illustrations de la corporation des comédiens qui a ses gloires comme ses ombres, tout comme les autres professions.

Si Mirbeau avait dit cela des pauvres comparses, les figurants, ceux qui tiennent des rôles inférieurs, c'eût été plus vrai, mais n'y a-t-il pas des malheureux dans toutes les professions, dans tous les métiers, partout où il y a des êtres humains.

Chez les animaux même, il y a des misérables, et croyez-vous que les lions du Parc Sohmer, que nous admirons tant et qui ne servent qu'à nous intéresser, soient des lions aussi heureux que leurs frères du désert ?

Ils sont encore rois, mais rois en cage ; toutefois, il est bon d'ajouter que c'est la faute de l'homme qui les a pris et leur faute à eux qui se sont laissés prendre.

•• Le *Detroit Free Press* annonce que quatre missionnaires et cinq mille huit cent quarante-deux gallons de rhum sont partis pour l'Afrique, par le *Liberia*.

Ce mélange de rhum et de missionnaires est d'un goût douteux.

EN CONVERSATION

(Traduit de l'anglais)

Chaque jour, par des mots piquants,
A demi badins, demi graves,
On blesse les doux cœurs aimants,
Les cœurs les plus purs, les plus braves.
Tiens, ami, sois sage et discret ;
Plus de pointes lorsque tu gloses :
Les cœurs aimants sont tendres choses
Qu'on ne peut blesser sans regret.

Aux cœurs que le chagrin oppresse
Disons des paroles d'amour,
L'amour, baume et douce compresse,
Les guérit et leur rend l'humour.
Chérissons, encourageons, frère
D'un mot doux, un regard, ces cœurs,
Qui, les yeux remplis d'amers pleurs,
Attendent un ami sincère.

Que notre foi, dans nos discours,
Seule amable, soit respectée ;
Le péché banni pour toujours,
L'erreur en tout temps suspectée.
Il faut en conversation
— Et surtout avec la jeunesse —
Faire preuve de sa sagesse
Et de sa circonspection.

J. T. O. SAUCIER.



Le premier Concile Provincial, de Montréal, est définitivement convoqué pour le 29 septembre courant.

Le collège américain, à Rome, a un nouveau recteur. C'est le R. P. Kennedy, dont la nomination est confirmée par des dépêches venues directement de la Ville Eternelle.

A la recherche de distractions pour chasser l'importun souvenir de sa dernière défaite politique, lord Roseberry entreprend de voyager. L'ex-premier ministre anglais visitera prochainement le Canada, à ce qu'on assure.

L'honorable M. Patterson, récemment nommé lieutenant-gouverneur du Manitoba, s'est rendu à son nouveau poste vice-royal. En arrivant à Winnipeg, il a été reçu, à la gare, par son prédécesseur sortant de charge, sir John Schultz ainsi que lady Schultz, et MM. Cameron et McMillan, du ministère Greenway.

Notre collaboratrice, Violette, sollicite de nous la correction des erreurs typographiques suivantes, dans son récent article : *Adieu au monde*. Au lieu de "cette amitié croissante," il faut lire "cette amitié naissante" ; "l'aride sentier" au lieu de "l'avidé sentier" ; "sous la voûte" au lieu de "sur la route" ; enfin, "cénobite" au lieu de "cénobitisme."

M. Marcel Gabard, sténographe officiel, 616, édifice New-York Life, vient de réunir en brochure les discours prononcés lors du dévoilement du monument Maisonneuve, le 1er juillet dernier. Cette compilation est complétée par des notes supplémentaires et de fort jolies illustrations se rapportant au monument et à la cérémonie. C'est un gentil souvenir d'un beau jour national, et qui vaut la peine d'être conservé.

La quatrième Exposition Provinciale annuelle s'est ouverte à Montréal jeudi de la semaine dernière, pour se terminer le 21 courant. L'inauguration a été marquée par de brillantes démonstrations à cachet officiel : adresse au maire de Montréal, réponse de celui-ci, lunch d'honneur, parades spéciales et première visite du champ d'exposition. Sous le double rapport de l'exposition elle-même et des amusements annexes, la foire de cette année sera un véritable progrès sur les précédentes.

* Mardi, le 17 septembre, à la cathédrale de Montréal,Mgr l'archevêque Fabre a béni l'union conjugale de M. Clodomir-Médéric-Achille Bergevin, comptable à la banque Jacques-Cartier, de cette ville, avec Mlle Flore Faucher, fille de M. Olivier Faucher, négociant.

M. et Mme Bergevin comptent plus d'un ami dans la clientèle du MONDE ILLUSTRÉ. Nos meilleurs souhaits leur sont offerts.

Nous accusons réception du No 1 de la *Revue Universelle*, éditée à Québec, au No 246 de la rue Saint-Jean, sous la direction de M. Léon Féval. La *Revue Universelle* traitera de religion, littérature, beaux-arts, sciences, géographie, voyages, etc., etc., et coûtera \$2.50 par an ou 5c le numéro. Il nous plaît d'espérer que la nouvelle publication québécoise rencontrera le succès qu'elle mérite. Mais nous y mettrions volontiers comme condition qu'elle prit un ton plus local, une note plus nationale qu'il n'en paraît dans sa première livraison.

M. Hector Berthelot, notre confrère si universellement connu, d'humoristique mémoire, est décédé dimanche dernier, à 5 hrs de l'après-dîner, après une courte maladie, et muni des sacrements de l'Eglise. Après avoir fait successivement la *Scie*, les *Guêpes*, le *Vrai Canard* et *tutti quanti*, Berthelot rédigeait présentement le *Canard*, ressuscité pour la cinquième ou sixième fois et y obtenait les succès ordinaires de son esprit si gaulois et primesautier. On ne l'y remplacera pas facilement.

Les obsèques de Berthelot ont eu lieu parmi un immense concours d'amis, de confrères et d'autres personnalités sympathiques au gai publiciste qui disparaît.

Jusque dans les formules de son testament, Berthelot a su conserver, assure-t-on, cette note joviale qui fut la dominante de presque tous ses écrits.

On promet beaucoup aux amateurs sur le compte de la prochaine saison de théâtre français. Et d'abord, on assure que le répertoire sera du meilleur goût, accessible aux plus délicats. Plaise au Ciel que la direction s'en tienne étroitement à cette promesse ! A ce prix seulement le succès de sa tentative est assuré.

Le théâtre français a été complètement remis à neuf et singulièrement amélioré.

La troupe nouvelle est actuellement en mer et débarquera à Montréal le 21 courant. C'est le 30 septembre qu'elle fera ses débuts, avec une œuvre dont on dit grand bien.

Nous attendrons l'événement pour l'apprécier. Nul plus que nous ne souhaite la réussite du théâtre français honnête et soigné. Aussi faisons-nous des vœux pour que les vilénies scéniques des deux saisons précédentes ne reviennent pas, cette année, déshonorer notre scène française-canadienne.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—G. P. L., Montréal.—Fort agréable, votre causerie, et dans le bon ton : sauf une couple de nuances à modifier peut-être un peu, une prochaine fois. En tous cas, ça passera.

Geo. F., photo.—Reçues, les vues de Trois-Pistoles ; nous en tirerons le meilleur parti possible, et aussitôt que faire se pourra.

A. V., Montréal.—Nous publierons avec plaisir.

Denis Ruthban, Québec.—Bienvenu : comme toujours !

Marie A., Montréal.—L'essai témoigne du bon vouloir, mais il n'est pas encore recevable.

Paul Every, Valleyfield.—Pas mal, comme composition et comme idée. Mais nous ne publions rien sans nom responsable.

S. F., Saint-Placide.—*Amour et sacrifice* sera publié. Pour un essai, celui de votre jeune amie semble promettre beaucoup.

C'est à la jeunesse qu'il appartient d'avoir de la patience, parce qu'elle a l'avenir devant elle.—NAPOLÉON I^{er}.

On évite la pensée de la mort, pour ne pas s'attrister ; elle ne sera triste que pour ceux qui n'y auront point pensé.—FÉNÉLON.

Oh, qu'une âme sans peine a peu de poids auprès de Dieu et que son état est incertain et proche d'être renversé par la tempête et par l'orage !—OLIER.



LE CHASSEUR

Il aime les grands bois, les fauves, leur repaire ;
L'arme au bras, il se glisse à peine respirant ;
Guetter, blesser, tuer ; quoi de plus émouvant !
Et l'odeur de la poudre a toujours su lui plaire.

Il passe à travers tout, rien ne lui coûte à faire ;
Couché sous la ramure, il dort au bruit du vent ;
Un succulent repas à son réveil l'attend ;
Il dine de sa chasse, et la table est princière.

Quand, le gibier blessé s'élançait dans l'espace,
Prompt il lance sa meute et s'acharne à sa trace ;
L'achever est sa gloire, il sent battre son cœur !

Comme un guerrier, vingt fois, il a risqué sa tête ;
Au vainqueur la dépouille : admirez sa conquête ;
Il a gagné son grade : il est maître chasseur !

J. Mayrand

L'ONCLE BEN

NOUVELLE ACADIENNE

(Suite et fin)

—C'est que... c'est que... c'est du papisme... Bah ! vous allez crever comme des chiens si vous hésitez... Embarquez... Pare à virer ! Mettez-vous tous à genoux, déferlez vos prières... Là... Maintenant, ouvrez vos hublots et répondez proprement ! moi je commence.

—Et voilà notre Baptiste disant le chapelet. Au Credo, aux Pater, aux Ave, il s'arrête quand les autres doivent répondre.

—J'te cré ! qu'ils sont parés à la manœuvre catholique ! Où diable ces pauvres gens auraient-ils appris le : Je vous salue, Marie ?

—N'y a pas ! fait mon matelot, faut lâcher vos bordées vers la douce Vierge !

—Il les enseigne, leur faisant répéter chaque mot après lui. Eux, dociles, répètent en chœur. Quand ce fut fini, il prit de nouveau la parole :

—A présent, mes gars, vous allez promettre à la douce Vierge, avec moi, une messe chantée, à laquelle vous ne manquerez pas de remonter vos carcasses, et un gros cierge à porter par le capitaine et les quartiers maîtres.

—Ainsi fut fait.

—Prodige ! Une dernière lame enlève le trois mâts ; le vent, virant soudain lof pour lof, l'éloigne des récifs ; la nouvelle voie d'eau, peu considérable d'après les constatations du charpentier, est vivement aveuglée ; le navire, poussé par un bon vent, file rapide, et bientôt ces pauvres gens, exténués, atterrissent au joli port de Pictou, où ils accomplirent fidèlement leur vœu, mon Baptiste en tête.

L'oncle Ben se leva et s'en alla songeur.

Cette foi de nos bons, de nos braves Acadiens, nous émut profondément. Nous comprimes comment ce peuple put, malgré l'atroce persécution dont il fut victime, au siècle dernier, réussir à se maintenir et à reprendre le dessus : Dieu ne pouvant rester insensible à des supplications aussi touchantes, aussi sincères.

Chacun citait un trait à la louange des Acadiens, ces modèles des Canadiens français, quand nous aperçûmes une montagne de glace par bâbord.

Pas un souffle ne se faisait sentir : le navire semblait fixé dans une mare verte figée. A

tribord, les glaces s'épaississaient en s'approchant des côtes sud de Terre-Neuve. Un nouveau glaçon, énorme, gigantesque, apparaît en arrière ; il vient vers nous, poussé par un courant sous-marin—nous ne bougeons toujours pas : d'une manière sensible, bien entendu !—car, est-ce l'impulsion, est-ce un courant, est-ce tout autre cause ? On dirait que notre vaisseau se rapproche des glaces fixes, mais avec quelle lenteur !

Qu'ils sont beaux, ces immenses glaçons flottants ! Nous ne pouvions retenir des cris de surprise, tantôt en découvrant quelque ouverture de grotte au niveau de la mer ; tantôt en apercevant des baies gothiques, ogivales, mauresques, des arcades, des portails, des arcs de triomphe ; et, suprême beauté ! un rayon de soleil, traversant ces blocs de cristal, leur donne mille teintes changeantes où se fondent, s'amalgament, se marient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel ; mais si douces, si délicates, qu'on les eût prises pour des gazes ondulantes mollement sous la caresse du zéphyr.

Au sommet d'un de ces icebergs, taillé à pic et fait de précipices, nous voyons un bel ours blanc. Bientôt, il s'étire paresseusement ; descend lentement de son observatoire, paraît chercher à s'orienter, vient au bord, aspire largement sur la plaine liquide comme le ferait un chien flairant son gibier de loin. Peu satisfait sans doute de son examen, il contourne tranquillement son îlot flottant, disparaît de l'autre côté ; nous ne le vîmes plus.

A tout instant, le décor changeait, et n'eût été cet aspect de neige et de glace, ont eût cru des paysages glissant discrètement autour de nous.

Dans le lointain, bien loin, d'autres montagnes : elles se suivent comme se suivraient des tirailleurs marchant par le flanc. C'est grandiose, c'est sauvagement beau, mais d'un tout autre genre que nos gorges, nos pics.

Petit à petit, notre fin voilier, toujours immobilisé, est entouré : l'oncle Ben, en observation depuis quelque temps, fronça le sourcil. Il va, vient, semble agité. Une passe restait : l'absence totale de vent ne nous donne aucune possibilité d'en user. Les glaces semblent se souder ; elles nous touchent. Une nouvelle venue, de dimensions gigantesques, heurte celles que nous avons à l'arrière et par bâbord. Lentement, leur imprime un mouvement qui nous enserme : la passe restée libre diminue...

L'oncle Ben a suivi cet investissement nouveau système.

J'étais seul en ce moment vers le gaillard d'arrière : armé de ma longue vue, je cherchais, entre les glaçons, à voir ceux qui arrivaient du bout de l'horizon.

L'oncle Ben—qui, décidément, m'a pris pour son confident—s'approche et me dit :

—Voici un nouveau danger, pire encore, je le crains, que celui de la tempête !

—Ces glaces peuvent-elles nous mettre si gravement en péril ? lui demandai-je.

—Elles peuvent nous broyer complètement, répondit-il ; je vous avertirai si le danger devient imminent. Il suffirait d'une simple brise.

Il retourna à son poste d'observation.

J'étais inquiet. Vous l'avouerez-je cependant ? Le danger me paraissait bien moindre que celui de la tempête : je crus donc ne devoir rien dire à Monseigneur ni à mes amis.

Avez-vous remarqué déjà un jeune homme lancé tout d'un coup et tout à coup dans le tourbillon de la vie ? Sur sa route, on sème les embûches ; les périls l'environnent, les séductions finissent l'œuvre commencée et, de jour en jour, d'heure en heure, de minute en minute, vous constatez son effondrement moral. Une passe demeurait : c'était un restant

de la piété que sa mère lui avait donnée avec son lait.

Lentement, petit à petit, lambeau par lambeau s'en va cette piété, tout est perdu !

Au physique, c'était ainsi pour nous. La passe se rapetissait, diminuait ; bientôt ce n'était plus qu'un ruisseau, puis un ruisseaulet... et les glaces poussaient toujours ! Il semblait que l'air fraîchissait ; ce n'était, par moment, qu'un souffle.

L'oncle Ben revint à moi :

—Un miracle seul peut, dès à présent, nous sauver ! me dit-il. Veuillez prévenir Monseigneur et vos amis. Nous n'avons plus rien à faire ! Les glaces vont nous presser, nous serrer, nous écraser... Vous entendez craquer mon joli navire jusque dans ses œuvres vives ; vous verrez le pont se soulever en grinçant, jusqu'à ce que la destruction soit accomplie.

—Mais nous pourrions fuir par les glaces ? lui dis-je.

—Ne le croyez pas, me répondit-il. Nous n'avons nulle prise pour les pieds ; ce sont des murs, voyez-les ; des murs droits, des falaises sans la moindre aspérité. Il nous faut prier, c'est la seule chance de salut qui nous reste !...

Le souffle augmentait.

Et le bon oncle Ben égrenait son chapelet, tandis que je prévenais Monseigneur et les autres prêtres.

Les officiers étrangers étaient consternés. Ils avaient vu la mort nous cerner ; ils avaient suivi, en marins, les progrès des glaces. Ils savaient l'impuissance totale d'un voilier, d'un navire en bois, dans de pareilles conditions, puisqu'un navire de fer même n'y peut parfois échapper !

Entre eux, ils raillaient la foi de l'oncle Ben : souvent, je surpris des épithètes insolentes ou pleines d'ironique pitié à l'endroit de notre capitaine, mais je ne crus pas devoir les relever alors.

Ce n'était plus un souffle maintenant, c'était la brise : elle semblait renforcer la soudure des glaçons.

Le navire gémissait sous l'étreinte titanique ; on entendait le travail du bois pressé par une force irrésistible qui disjoignait, disloquait avec persévérance ce bel assemblage. Alors, nous comprîmes le danger ! Alors, notre gorge desséchée nous laissa sans voix. J'eus un instant d'éblouissement pendant lequel je souffris les tortures de l'agonie !... mais les paroles de l'oncle Ben, toujours plus calme à mesure que le péril grandissait, ces paroles me revinrent à l'esprit, et je me reprochai ma faiblesse. Monseigneur se mit à genoux au milieu de nous : nous supplîmes la Toute Puissance à genoux d'avoir pitié de nous.

L'oncle Ben, venu à pas de loup derrière nous, et agenouillé comme nous, éleva la voix après Monseigneur et fit cette prière : "O douce Etoile de la mer, qui dispersez les vents, calmez les flots quand il vous plaît ! Vous qui avez apaisé la tempête menaçant de nous engloutir, voyez le danger que nous courons à nouveau ! Serait-ce pour nous laisser périr aujourd'hui que vous nous auriez sauvés hier ? Non ! vous êtes notre Mère aimée ; vos enfants vous supplient. Un Prince de l'Eglise, des ministres de votre divin Fils se trouvent sur mon navire : leur vie est précieuse. Pour eux, sauvez-nous ! Avec ma foi de marin, je vous promets, ô sainte Vierge, et je vous promets aussi, ô bonne Mère sainte Anne, dix messes chantées auxquelles j'assisterai avec mon équipage."

Tous les matelots étaient prosternés à quelques pas de nous : presque tous avaient leur chapelet en mains.

Les officiers anglais souriaient dédaigneusement. La brise tiédissait.

L'effort des glaces cessa. Le navire ne gémit plus. Vers le sud, un grand coup retentit : c'étaient les glaces qui se fendaient. Une ouverture alla bientôt s'élargissant ; nos voiles se gonflèrent : ô bonheur ! nous marchions, nous étions dégagés ! La Foi, ici encore, avait transporté des montagnes !—Sans que je fasse de ces incidents des miracles, il n'en est pas moins vrai que c'était extraordinaire.

Monsieur ouvrit les bras : l'oncle Ben s'y jeta, et ce fut avec une indicible émotion que Sa Grandeur le pressa sur son cœur.

Deux fois, en quelques jours, nous avions échappé d'une façon providentielle à la mort.

Passant près des Anglais, je leur demandai s'ils avaient espéré nous voir sortir de ce dernier danger ? Ils m'avouèrent l'avoir regardé comme inévitable, imminent, et manifestèrent leur étonnement de l'issue survenue sans aucune apparence de raison. Ils avouèrent, enfin, n'attribuer notre salut qu'à la prière des passagers et de l'équipage.

Ils montrèrent dès lors un respect affectueux envers l'oncle Ben.

Notre voyage s'acheva sans autre incident ; bientôt, nous fûmes en vue de la terre ferme, grâce au vent qui nous accompagna jusqu'au port.

Jimm Picard

ETUDES PHYSIOLOGIQUES

LA NOURRITURE DE L'HOMME

Les premiers hommes durent être frugivores, mais devinrent bientôt omnivores par nécessité. Il est intéressant de savoir ce que mangent encore certains peuples avant d'étudier l'alimentation des premiers habitants de l'Europe.

Les Australiens se délectent en engloutissant dans leur estomac des morceaux de baleine en putréfaction ; les Chinois mangent avec plaisir des chiens, des chats, des rats, des crapauds, des larves et des chrysalides de vers à soie, etc. ; les Esquimaux se gorgent d'huile de phoque et de cachalot.

La chair de l'ours, celle du mammoth et celle du rhinocéros figuraient dans la cuisine de nos premiers ancêtres.

L'ours, l'auroch, le bœuf primitif, le cerf à bois gigantesques, le renne, et plus tard le bouquetin, le mouton, la chèvre, le sanglier, le porc, servaient journellement à leur alimentation. Ils ne dédaignaient ni le chien ni même le renard. On sait maintenant, à n'en pouvoir douter, que la moelle des os, à ces époques était un des mets les plus recherchés, comme elle l'est encore aujourd'hui chez les Esquimaux, les Groenlandais, les Lapons.

Ainsi s'explique l'état fragmenté des nombreux ossements d'animaux, et même des os humains trouvés dans les cavernes, les tumulis, les kjoek-kenneeding, etc., etc.

Diverses espèces d'oiseaux aquatiques et autres : en Danemark, le coq de bruyère, qui en a dès longtemps disparu, le cygne sauvage, le grand pingouin, aujourd'hui relégué au Groenland, des poissons (harengs, limades, etc.), plusieurs mollusques, notamment des huîtres en abondance, des moules, des bucardes, des natices et des colimaçons, fournissaient aussi un appoint considérable à la nourriture des hommes de la période quartenaire.

Enfin, le lait des troupeaux et le fromage des vaches vinrent s'ajouter notamment chez les habitants des cités lacustres au régime tiré des deux règnes organiques.

D'abord, la chair des animaux fut mangée toute crue, mais, une fois mis en possession du feu, l'homme put faire cuire ses aliments, ce qui les rendit plus faciles à digérer, et même tirer parti de substances végétales et animales qui, sans la cuisson, ne seraient pas comestibles.

Cette cuisson des aliments put se faire de diverses manières : soit en les faisant rôtir sur des charbons ardents, comme semblent le prouver les os à demi calcinés, soit bouillis dans l'eau. Mais on peut se demander si les hommes qui vivaient à l'époque où la poterie n'était pas encore inventée, savaient se procurer de l'eau bouillante.

Certaines peuplades sauvages ne connaissant pas encore la poterie se procurent de l'eau bouillante en plongeant des pierres rougies au feu dans des vases de pierre ollaire, de bois ou de cuir, qu'ils ont remplis d'eau. Les silex noircis par le feu, que l'on trouve dans les cavernes ossifères, à côté des foyers, ont pu également servir au même usage. La découverte de la poterie a dû faire disparaître ce procédé incommode.

Il est probable que l'usage du sel marin comme assaisonnement s'est répandu de très bonne heure chez les peuples primitifs. Cet usage d'ailleurs est fondé sur une loi naturelle qui semble être une nécessité. Tous les peuples s'en servent, et dans les endroits où il est rare, il remplace la monnaie et sert de moyens d'échange. Chez les Galles et chez les habitants de la Côte-d'Or, en Afrique, Liebig raconte qu'on donnait un et même deux esclaves pour une poignée de sel.

La culture de la terre à l'époque des lacustres, fournit aussi à l'homme les céréales. On sait que des gâteaux de pain ont été retrouvés dans les lacs de la Suisse.

On a pensé que l'homme préhistorique a pu faire usage de boissons fermentées. Certains petits fruits auraient servi à cette fabrication, entre autre les fruits de cornouiller, de prunellier, les framboises et les mûres des ronces. Du reste, le goût des peuples pour les liqueurs fermentées remonte, on le sait, à la plus haute antiquité.

LES SUPERSTITIONS SUR LES MIROIRS

Les miroirs et les glaces sont le sujets de superstitions nombreuses et variées, qu'on retrouve, pour ainsi dire, dans tous les pays de la terre.

En Angleterre, par exemple, une tradition veut que ce soit un présage de malheur de voir pour la première fois la nouvelle lune se réfléchissant dans un miroir ; au contraire, c'est un signe de bonheur, un présage de fortune, quand c'est directement dans le ciel qu'on aperçoit l'astre des nuits... Pour les malheureux mortels dont les yeux tombent sur une glace où se réfléchit la face pâle de Phébé, il semble que celle-ci leur en veuille et distille un lent poison dans leurs veines ; c'est au moins ce qu'affirment les gens superstitieux.

Mais ce ne sont pas les seules croyances ridicules qui s'attachent aux miroirs en Angleterre. Si on laisse un enfant se regarder dans une glace avant qu'il ait au moins un an, la vie sera pleine pour lui d'angoisses et de déceptions. Si deux amis se regardent de même, en se tenant côte à côte, leur amitié ne tardera pas à se rompre.

En Suède, une jeune fille éviterait bien de se regarder dans sa glace à la lumière d'une bougie, car elle risquerait de perdre son amoureux. Une superstition qu'on retrouve dans bien des pays défend à une mariée, sous peine de catastrophes, de se regarder dans son miroir quand la toilette de noce est terminée.

Briser une glace est considéré à peu près partout comme de mauvais présage ; dans le comté de York, en Angleterre, on affirme qu'il doit s'ensuivre sept années de malheur ; en Ecosse, cela passe pour annoncer une mort prochaine, tout comme la chute d'un portrait accroché au mur.

DANIEL BELLET.

POT DE PENSÉES

Les noirs viennent de la côte d'Afrique et les blancs de la côte d'Adam.

De tout temps, les gouvernements ont décoré beaucoup de gens pour augmenter le nombre de leurs amis. Il suffit d'un ruban pour attacher un homme.

Les vaches laitières sont de nature fort paisibles. Ce qu'il y a de meilleur dans la vache c'est le pis !

Un brave cordonnier est mort en retapant de vieux godillots. On peut dire qu'il a travaillé jusqu'à perdre *alène*.

Un oiseau dans un arbre, c'est un porte-plume dans un porte-feuille.



UN PARTI D'EXCURSIONNISTES SUR LES BORDS DU LAC SAINT-PIERRE—Photo. Laprés



UN MEURTRE A LA CAMPAGNE

Quand on s'appelle Eugène Mangebois, qu'on est célibataire, âgé de trente-deux ans, arrivé le samedi soir des chantiers d'en haut, quand on porte chemise à plastron blanc, ceinture rouge et mouchoir de soie, que l'on a recueilli sur les rives de l'Outaouais tous les jurons déposés par les voyageurs depuis un quart de siècle, qu'est-ce que l'on fait, le dimanche après-midi ?

—On enfourche le *brun* et on va voir les filles, c'est-à-dire la fille du père Lemanche. C'est ce que fit Eugène, et c'est là que je le rencontrai pour la première fois.

Une vraie perle d'homme, ce père Lemanche ; toujours le mot pour rire et le petit coup d'appétit à boire à toute heure du jour et de la veillée ; pas avare des fruits savoureux de son jardin, et l'heureux père d'une jolie campagnarde, fière de ses dix-sept ans, de son épaisse chevelure noire et de ses deux joues gonflées et rouges, deux grosses pommes mûres du verger de son père. Pour ne pas dévoiler son nom, comment l'appellerai-je ? Mettons Rosine (entre-nous, son petit nom était Rose).

Sans vantardise, j'étais le bienvenu dans la famille Lemanche ; le père était généreux à mon égard et la fille me portait de l'amitié ; je les payais en retour par une reconnaissance tacite. L'arrivée d'Eugène Mangebois, raide, guindé, sûr de sa personne et confiant dans son prestige de voyageur, fit beaucoup plaisir au père Lemanche ; un voyageur, ça apporte beaucoup d'argent, ça sait se montrer dans le monde et ça raconte tant d'histoires drôles. A chaque visite chez le père Lemanche, j'étais assuré de rencontrer le fameux Eugène et, je ne tardai pas à m'apercevoir que celui-ci me regardait de travers, et que je baissais chaque jour d'un cran dans l'estime du bonhomme. J'avais pourtant une consolation ; Rosine n'aimait guère le voyageur ; il était si mal *engueulé*. Un dimanche soir, Rosine me dit :

—Nous allons avoir de l'orage !

Nous en avons eu, en effet, et de toutes les sortes. Eugène arriva plus tard que d'habitude, quelque peu éméché ; enfermé avec le bonhomme dans une chambre attendant au petit salon il me parut avaler rasade sur rasade et parler d'une voix très animée ; quelques bribes de leur conversation me firent dresser l'oreille :

—Je le tuerai, oui, je le tuerai... il faut que cela finisse, je n'en veux plus... c'est la dernière fois que je viens ici avec lui... quand je m'en retournerai, cette nuit, dans le bois de la "montée", ce sera la fin.

Toutes ces menaces étaient accompagnées de jurons et de blasphèmes. Rosine ne paraissait pas entendre, le bonhomme Lemanche riait tout bas ; il en voulait donc, lui aussi, à ma vie, il approuvait donc le projet meurtrier de celui qu'il appelait déjà son gendre. Je me levai avec l'intention de déclarer à ces hommes que je n'aimais pas Rosine, que j'étais prêt à me retirer pour ne plus revenir, mais l'amour-propre me retint, et, comme la soirée était déjà avancée, je m'apprêtais à partir. Eugène était déjà parti ; j'aurais pourtant voulu le devancer, mais il était trop tard. Avec la ferme conviction qu'un malheur allait m'arriver, que je ne la reverrais plus, je fis des adieux touchants à Rosine ; dans mon

émotion j'allai jusqu'à déclarer que je l'aimais, que j'aurais été heureux d'être le compagnon de sa vie, etc., enfin je ne savais plus ce que je disais. Je partis ; la nuit était noire, très noire, le tonnerre grondait au loin, quelques gouttes de pluie s'échappaient des nuages. Dans la brusque clarté des éclairs les grands arbres de la forêt me paraissaient des spectres géants me tendant des bras immenses. Une sueur froide me glaçait les tempes et j'avais peine à me soutenir sur mes jambes.

Certes, je ne suis pas plus poltron que le commun des mortels et, comprenant que, la mort est une nécessité, je l'envisageai assez froidement... de loin, mais là elle me paraissait trop proche. J'éprouvais les angoisses du misérable condamné à la mort et qui, ne connaissant pas l'heure de l'exécution, tremble dans sa cellule au moindre bruit dans le corridor. Un bruissement de feuille me donnait le frisson ; mon ennemi devait être là, quelque part derrière ce rocher, ou dans cette touffe de broussailles, prêt à fondre sur moi, un couteau à la main ou à m'envoyer une balle de revolver dans la tête.

Et tout cela, pourquoi ? Pour une jeune fille que je n'aimais pas, que je n'aurais jamais aimée. Vraiment, ma position, pour critique qu'elle était, me paraissait ridicule.

Tout à coup, oh ! bonheur, à travers le sillonnement d'un éclair, je distinguai, à quelques centaines de pas devant moi, la silhouette d'un individu s'avancant lentement, dans la même direction que moi. Un compagnon de route, dans une semblable circonstance, c'était le salut, et je hâtai le pas pour le rejoindre. A ma grande stupeur, je reconnus de loin la voix d'Eugène, plus menaçante, plus terrible que jamais.

—Bon, c'est toi, tu n'iras pas plus loin...

Puis, un silence de quelques secondes, suivi d'une terrible détonation et de la chute d'un corps lourd sur le sol. Je restai anéanti, cloué sur place. Eugène Mangebois avait tué *l'autre* à ma place, *l'autre*, celui que j'avais vu marcher devant moi, et je l'entendais encore qui criait au milieu de blasphèmes :

—Tu es bien mort, là, tu ne me feras plus enrager, que les chiens te mangent.

Aller plus loin, courir au secours du malheureux s'il en était temps encore, je n'y songeai même pas—le meurtrier ne devait pas être loin encore. Je rebrousai donc chemin et me dirigeai à toute vitesse vers le village, criant : "au meurtre !" devant chaque maison. Mais le silence régnait partout, pas une croisée ne s'ouvrit, pas une tête ne se montra aux fenêtres. Je courus chez le médecin, il était absent ; un adjoint du coroner demeurait à quelques portes, j'entrai comme une bombe dans sa chambre et lui exposai l'affaire. Il m'écouta, encore à moitié endormi, me blâma de l'avoir dérangé dans son sommeil pour une affaire si peu pressante, après tout.

—Mais, lui dis-je, il n'est peut-être pas encore mort.

—Dans ce cas, c'est l'affaire du médecin.

Et il s'enfouit sous les couvertures. Exaspéré, hors de moi-même, je fis tant de tapage que bientôt tout le village se trouva sur pied. Les enfants, mi-vêtus, parcouraient les rues en pleurant ; les femmes embrassaient leurs maris, heureuses de les voir en vie ; les hommes criaient à la police, les jeunes gens, plus féroces, s'organisaient pour lyncher le meurtrier.

Le médecin arriva dans le moment ; je le priai de se hâter, mais il me coupa la parole en disant :

—Si votre homme a été tué, il est mort.

Et, après cette réponse qui n'admettait pas de réplique, il alla déjeuner. Un reporter, en villégiature dans l'endroit, flairant une nou-

velle à sensation, télégraphia immédiatement à son journal, se réservant plusieurs colonnes d'espace. Le juge de paix fut d'avis qu'il fallait arrêter immédiatement le meurtrier et le conduire près du corps de sa victime ; il signa un mandat en conséquence et le transmit à l'huissier. Enfin, à huit heures, après une foule de pas et de démarches, le cortège, composé de l'adjoint coroner, du juge de paix, du médecin, de l'huissier, du journaliste et d'une foule d'hommes, femmes et enfants, se dirigea vers la résidence de Eugène Mangebois. Le gaillard dormait à poings fermés du lourd sommeil de l'ivresse, et aux premières paroles de l'huissier : "Je vous arrête pour avoir tué..." il l'interrompit en jurant :

—Oui, je l'ai tué, c'est mon affaire cela à moi, ça ne vous regarde pas, est-ce que l'on n'a pas le droit à présent de tuer son...

—Il avoue le misérable ! s'exclamèrent les femmes.

—Le droit de tuer, murmurèrent l'huissier et le juge de paix en haussant les épaules.

—Ces voyageurs, ça se croit tout permis ! dirent les jeunes filles.

—Vous n'aviez pas ce droit, Eugène Mangebois, dit solennellement le juge de paix, les lois divines et humaines vous défendent de tuer et vous êtes arrêté en conséquence.

—Mais il était méchant, il venait encore de me mordre...

—Il y a eu provocation, dit le journaliste en prenant des notes, l'affaire se corse.

—S'il y a eu provocation, fit le juge de paix, les juges apprécieront, en attendant, suivez-nous.

Comme Mangebois continuait à blasphémer, le coroner, pour éviter le scandale, lui fit mettre un baillon, et le cortège continua sa route vers le lieu du meurtre. Pendant le trajet, les pensées les plus affligeantes me vinrent à l'esprit. En voyant cet homme sous le poids d'une accusation aussi grave, en songeant au sort qui l'attendait, aux ennuis de tout genre que cette affaire allait me causer, au danger que j'avais couru moi-même, je pestais contre ma folle habitude d'aller rendre visite aux Lemanche, puis je me demandais avec effroi quelle était la victime, un parent peut-être, un ami, dans tous les cas un homme qui n'avait pas de raison de se faire tuer.

Nous arrivions enfin, lorsque le reporter s'écria :

—Les corbeaux ! les corbeaux à dépecer le cadavre !

Quelle scène ! Je vais la dessiner. Le cadavre déchiqueté, les corbeaux se disputant les lambeaux de chair, belle gravure pour accompagner mon article.

Les corbeaux étaient là, en effet, en grand nombre, mais ils s'envolèrent à notre arrivée, découvrant à nos yeux ébahis, le cadavre d'un... cheval, couché dans le fossé.

—Mais, oui, c'est mon cheval, dit Eugène à qui on avait enlevé son baillon ; une bonne bête, mais elle mordait et ruait trop... ça ne pouvait pas durer... je l'ai tué... quel mal y a-t-il à cela.

—Mais, dit le médecin qui perdait la tête, où donc est la victime, puis se tournant vers moi : Il ne vous a donc pas tué ?

—Mais non, pas moi, mais je croyais qu'il avait tué *l'autre*...

—Qui, *l'autre* !

—Est-ce que je sais, moi, un homme.

—Allons, dit le juge de paix, on s'est moqué de la justice ; vous, Eugène Mangebois, que faites-vous ici, et vous, et vous.

Pour ma part, j'étais tout interloqué, et le fus bien davantage lorsque je vis arriver, à toute jambe, le père Lemanche, qui se jeta dans mes bras en répétant :

—Mon gendre ! mon gendre ! Oui, Rosine

LE PETIT CANADA

AU BORD DES EAUX

est à vous, j'y consens, après ce que vous lui avez dit, hier soir, oh ! mon gendre !

Peste, ma situation changeait de face, mais elle présentait un côté qui ne m'allait pas, et, pour me tirer d'affaire, j'eus recours à un expédient. J'assurai au bonhomme que j'adorais sa fille, mais que, dans la nuit, j'avais fait vœu de renoncer à Rosine si j'échappais au danger qui me menaçait.

—Vous voyez que le danger était grand, dis-je en terminant.

—Et moi, dit Eugène, je promets de ne plus dire de blasphème et de renoncer, moi aussi, à Rosine, si je m'échappe des griffes de ces gens-là.

..

Eugène Mangebois est retourné dans les chantiers, Rosine est encore fille, et le père Lemanche, vidant plus souvent son petit verre, cherche toujours à s'expliquer l'événement qui lui a enlevé deux gendres d'un seul coup.

Mathias Filion

FLEURS D'ANTAN

Aux anciennes collaboratrices du "Monde Illustré"

Jadis, LE MONDE ILLUSTRÉ était parsemé de fleurs ; rien de gentil comme le bouquet qu'il offrait à ses lecteurs, une fois la semaine. Il y avait la *Violette*, la *Perrenche*, la *Fleur de Genêt*... il y avait le *Bluet*, il y avait le *Brin d'herbe*. Les fleurettes aimées déployaient leurs feuilles, et, tout embaumé, LE MONDE ILLUSTRÉ s'envolait vers le lecteur avec de fort jolies choses dans ses colonnes. C'étaient de petits poèmes en prose, joyeux ou tristes, de tendres récits, d'ingénues pensées... parfois de malins débats qui finissaient toujours le mieux du monde, et ces riens charmants reposaient l'esprit et le cœur.

Hélas ! où sont les fleurs d'antan ?

Depuis longtemps, elles sont disparues. LE MONDE ILLUSTRÉ se fait grave. Cela, certes, lui sied à merveille ; mais les bluettes d'autrefois avaient aussi leurs charmes, et, aujourd'hui comme hier, un bouton de rose ici et là ferait bonne figure dans ses colonnes parfois sévères.

Fleurettes, où êtes-vous ?... Doux et pâle *Bluet*, à quoi rêvez-vous dans vos montagnes ?... et vous, *Brin d'herbe*, qu'êtes-vous devenu ?...

Je regarde et ne vous vois plus. Quel vent délétère a donc passé sur vos têtes ? Votre silence me fait peur... Fleurettes, fleurettes, seriez-vous fanées ?

Oh ! non... j'espère que non !

Pendant que soufflait la bise, effrayées, vous étiez cachées dans les hautes herbes ; et quand, aux chauds soleils d'été s'épanouissait la nature entière, vous fleurissiez emmy les champs, oubliées de vos amis.

Mais voici venir les vents d'automne. Les feuilles vont tomber, mortes, et les roses dépérir. Sur la terre durcie, les douces pétales tourbillonneront au caprice de la brise. Puis, froide, implacable, la neige viendra dans les rafales et couvrira tout de son manteau blanc.

Que ferez-vous alors, fleurettes, si vous n'avez point d'abri ?

Revenez au MONDE ILLUSTRÉ, revenez abriter sous son toit vos parfums et vos chansons. Dans les jours d'automne, donnez-nous l'illusion des roses et faites-nous accroire que c'est encore le printemps.

DENIS RUTHBAN.

Lors du premier voyage de Champlain dans la Nouvelle-France, en 1603, Bechourat, sagamo montagnais résidant à Tadoussac, donna son fils à Pontgravé pour l'emmener en France.

C'est sans doute ce jeune montagnais qui fut tenu sur les fonts du baptême, le 9 mai 1604, par Alexandre de Vendôme et sa sœur, enfants de Henri IV et de Gabrielle d'Estrées.

Privé de sa liberté, le fils du sagamo Bechourat ne tarda pas à tomber malade. On le transporta au château de Saint-Germain, où un appartement lui fut donné.

C'est dans ce même château que madame de Monglat élevait le fils de Henri IV, alors âgé de quatre ans, et qui devait être, quelques années plus tard, Louis XIII.

Le médecin de ce jeune prince, Jean Héroard, a tenu un journal de ses actions, jour par jour. Depuis sa naissance jusqu'à ce qu'il eut atteint l'âge de vingt ans.

A la date du 23 mai 1604, nous lisons dans le *Journal* de Héroard :

A huit heures levé, bon visage, gai, vêtu ; il avale (met) ses bas de chausses disant : *Voyez la belle jambe*. A neuf heures et demie déjeuné sur la fenêtre du préau ; il voit des hommes qui passent, leur crie : *Bonjour, Messieurs, je m'en vais boire à vous*. A six heures il voit en passant le petit Canada à la fenêtre, malade, il lui fait porter de son potage.

Le *petit Canada* dont il est question ici c'est le sauvage amené de Tadoussac par Pontgravé.

Une semaine plus tard, le 31, Héroard écrit :

Levé contre son gré par Mme de Monglat ; il tenoit des verges, lui en donne un bon coup sur le visage, ne veut point de Mme de Monglat, s'y opiniâtre, en est fouetté. Il envoie à dîner à Canada.

Il faut croire que le dauphin avait de l'affection pour le *petit Canada*, car le 10 juin il lui envoie encore porter quelque chose.

M. de Vendôme (son père) arrive, note ce jour là Héroard, se met auprès de lui, à la main gauche ; il le repousse par deux diverses fois de la main, disant : *Allez plus loin*. M. de Vendôme, de son mouvement, lui baise le dessus de la main et à l'impourvu. *Ha !* dit-il en faisant le fâché, *vous baisiez ma main*, et la frotte contre sa robe. Promené au jardin, diné, amené à la Reine, mis en carosse. A deux heures goûté, amusé, ramené en la salle du Roi, il fait sortir un cul-de-jatte qui jouoit du flageolet, disant : *Mettez dehors ; qu'il joue, mais je ne le veux pas voir*. Il ne veut point voir Olyvette, folle de feu Mme de Bar, ne veut point voir maître Guillaume (fou du roi), n'aime point les fols de cette sorte. Soupé ; il fait porter de la gelée au petit Canada, malade ; s'amuse à voir les passants.

Le *petit Canada* mourut le 18 du même mois. Les médecins ne purent rien faire pour lui ; c'est l'air de ses montagnes qui lui manquait.

Le lendemain, on offre au dauphin une écuelle de cerises. Il la repousse en disant : *Voilà pour le petit Canada.*

Plus d'une année après la mort du petit indien, le 15 novembre 1605, à propos d'objets rapportés du Canada par M. de Monts (*), le dauphin se ressouvient du *petit Canada*, de sa façon de prononcer, de la couleur de son habit bleu, de la forme de son bonnet, rond comme celui du roi, son père.

Pierre-Georges Roy

(* Le 15 novembre 1605, mardi... Mené au Peq et passé l'eau pour voir dans un grand bateau, un animal porté du Canada par M. de Monts, de la grandeur d'un élan. Il y avait une petite barque faite à la mode du pays, avec du jonc, et couverte d'écorce d'arbre, teinte de rouge, faite en façon de gondole et ayant les avirons du bois du pays ; trois mariniers la firent voguer devant lui d'une incroyable vitesse. — *Journal de Jean Héroard*, I, p. 159.

Parmi les souvenirs qui se présentent à la mémoire, au retour de la villégiature, un des plus heureux est certainement celui qui rappelle ces heures délicieuses passées au milieu des beautés de la nature !... L'ombre rafraîchissante du bocage, le murmure de l'onde, la senteur des grands bois, les blés ondulant sous la brise, et les fleurs de la prairie, forment, pour ainsi dire, l'ensemble de ce riant tableau, que plus d'une de mes charmantes lectrices peut-être, ne sauraient revoir, même par la pensée, sans éprouver de douces émotions ! Le cœur de la femme étant particulièrement susceptible de ces nobles jouissances que procure le séjour enchanteur de nos campagnes. Inutile, sans doute, d'ajouter doublement enchanteur... lorsqu'il est partagé par d'aimables et joyeux compagnons !...

Oui, il fait bon de se rappeler, entr'autres, cette heure sublime où, loin des bruits de la ville, l'on respire le calme majestueux de cette nature qui, tout en nous y invitant, semble se reposer elle-même des fatigues que lui suscite le déploiement de ses propres merveilles !... Ce calme, dis-je, où seule la voix des eaux se fait entendre !... Oh ! qui de nous, n'a pas une pensée, un souvenir qui s'enfuit avec l'onde !... Le sombre rêveur, le poète émérite, l'humble artisan, ont, tour à tour, goûté le charme de cette voix ! et combien d'amoureux ne lui doivent-ils pas l'opportunité de leurs confidences !... Assis au bord de ces eaux dont le murmure s'empare des échos, il semble à l'amour timide se trouver, là, plus à l'abri de toute indiscretion !... Pourtant, ce souffle du cœur qui laisse tomber un premier aveu, passe-t-il si bas qu'il se devine plutôt qu'il ne se fait entendre !...

Allez ! allez ! mes jeunes amis ! allez confier vos rêves de bonheur à l'onde discrète... et si, plus tard, dans la vie, vos vœux, vos serments étant accomplis, vous revenez sur ses bords, cette même voix vous redira les joies du passé, que vous serez heureux de sentir renaître en vous !... Car, quoiqu'il puisse en être des félicités du présent, l'âme se retourne avec complaisance vers cette époque de la première jeunesse, qu'elle éclaire de ses souvenirs, et qui, pour un grand nombre, est bien la seule que les maux n'aient assombrie !

WILFRID LOCAT.

UNE IDÉE



Master J... ayant vainement cherché le blaireau pour se savonner la barbe, le remplace très ingénieusement par la floche de son caniche.



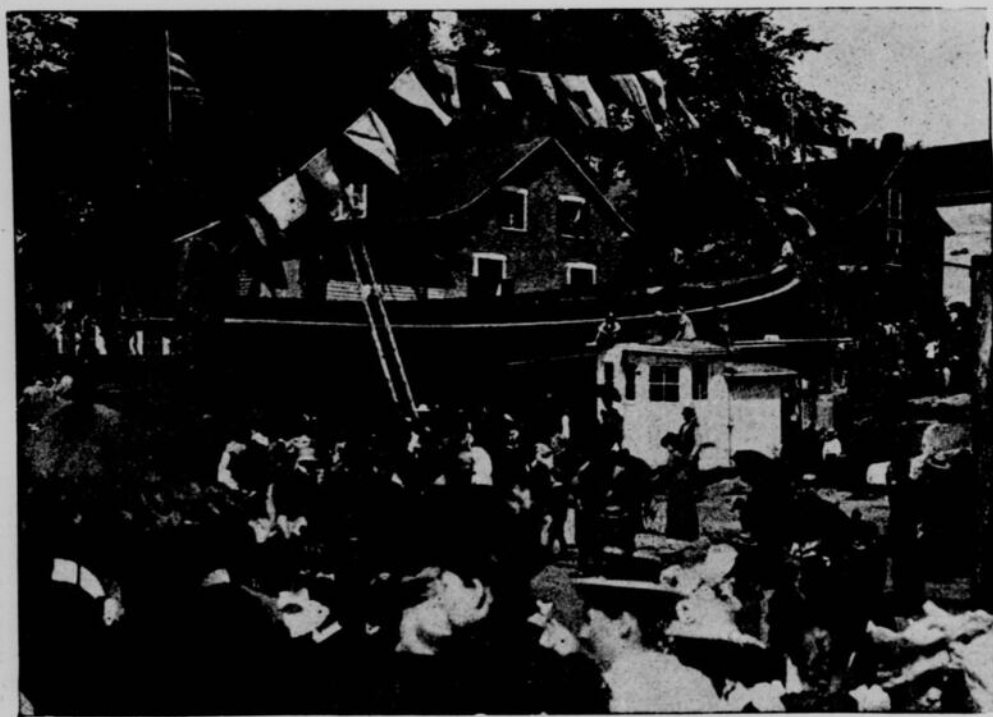
A MADAGASCAR.—UN GÉNÉRAL HOVAS BRULÉ VIF DEVANT SES TROUPES.—Dessin de Tofani



VUE PRISE DU QUAI (REGARDANT LA VILLE)



LE MARCHÉ ET L'HOTEL BRUNSWICK



LE LANCEMENT D'UN BATEAU



LAPRES & LAVERGNE
560 RUE ST. DENIS
MONTREAL

LA RUE DU ROI

A TRAVERS LE CANADA.—QUELQUES VUES DE SOREL

COURRIER DE LA MODE

Nous voici déjà au mois de septembre, bien près de l'automne et l'animation est grande, ici, parmi ceux et celles qui vivent de la mode.

Les modistes sont ordinairement prêtes avant les autres. Cependant, cette année, elles semblent éprouver une légère indécision. Faut-il soutenir le chapeau Louis XVI ou lancer le grand cabriolet 1830 ? Voilà la question. Pour la résoudre on fait les deux genres, laissant les dames choisir elles-mêmes ce qui leur va le mieux. Comme coiffure inter-



TOILETTE DE MARIÉE AVEC PLI WATTEAU

médiaire, la petite capote s'empare de nouveau du succès et met tout le monde d'accord, car rien n'est plus joli et plus seyant que ces chiffons perlés et brodés, avec les ailes de dentelles ou simplement un très large nœud, accompagnant de manière si élégante les cheveux en oreilles d'épagneul adoptés par la mode. Cependant toutes les femmes, Dieu merci, ne se coiffent pas de cette façon et c'est ce qui fait le succès de la petite capote, puisqu'elle va aussi bien avec les cheveux en touffes qu'avec les cheveux relevés à racines demi droites. Comme nous parlons coiffure, ajoutons qu'il est une manière charmante de se coiffer et qui n'a rien de désordonné, reproche qu'on peut faire à bon droit à la dernière coiffure parue. C'est le style Louis XVI, non la grande coiffure en Frégate, en Jardin et autres fantaisies extravagantes, inventées par Léonard, le coiffeur de Marie-Antoinette ; mais la coiffure antérieure à cette époque, commencement du règne, un peu mitigée par le goût actuel et que nous allons essayer de décrire. D'abord, pas de frisettes mal peignées ; au contraire, les cheveux hardiment relevés sur le front par trois larges ondulations genre marteaux. Ces cheveux de devant rejoignent ceux de derrière. Les cheveux de côté sont roulés en deux petits marteaux dont le dernier recouvre légèrement le haut de l'oreille, laissant à celle-ci toute son élégance, la diminuant seulement un peu. Inutile de dire que les marteaux sont posés en travers, non dans le sens du visage. Quant à la masse des cheveux derrière, on en forme quelques grosses boucles attachées en catogan pour les jeunes filles et les jeunes femmes. Les personnes plus âgées noueront ces boucles et les relèveront très bas sur la nuque par quelques épingles d'écaille. Les dames âgées peuvent se coiffer ainsi en ajoutant un oeil de poudre. Nous donnons cette coiffure comme la dernière parue, en faisant observer à nos lectrices que chacune, à Paris, se coiffe à sa propre mode et à son goût et que ce serait une grave erreur de s'imaginer que toutes les Parisiennes ont consenti à prendre la coiffure en chien savant. Du reste les exagérations n'ont aucune prise dans le monde comme il faut qui, sans être trop rigoriste, n'aime à se faire remarquer en quoi ce soit.

Ces quelques observations, à propos de la coiffure, nous ont entraînée bien loin des nouveautés d'automne. Cependant nous avons bien des choses à dire à propos de ces nouveautés. D'abord, de crainte de l'oublier, voici une bien jolie toilette d'automne que nous recommandons particulièrement : Jupe de gros crêpon beige doublée de faille noire, soutenue dans le bas par un bourrelet tordu, en faille noire sur ouate. Blouse de mousseline noire plissée sur fond de soie beige. Manches de crêpon beige. Collet-mantelet

larges pans qu'on nouera à volonté. Ce collet, très simple, est entièrement doublé de faille noire et garni à l'intérieur, ainsi que les pans, d'une toute petite ruche de ruban de faille noire. Comme chapeau, feutre Louis XVI orné d'un bourrelet de plumes d'autruche noires, coupé devant par un nœud poul de velours rubis. Derrière, touffe de plumes d'autruche rubis et noires.

Comme étoffes nouvelles, voici des écossais de tons indéfinissables, bleutés, verdis, formant un seul grand carreau très étrange, puis de nouveaux mohairs très bizarres à côtés, disposés trois par trois et séparés par de grosses tresses. Les nuances sont mélangées et dégradées, allant du foncé au clair et réciproquement. Il y a d'autres mohairs, bouclés ceux-ci, en petits dessins astrakan noir sur des fonds clairs mélangés, en sorte de changeants de trois tons. Fondus des trois teintes différentes. Parfois, l'astrakan est de nuances claires sur des tons foncés. En nouveauté déjà vue cet été, et sortant définitivement cet hiver, il faut citer les impressions sur chaîne et bien d'autres encore dont nous parlerons prochainement.

(Extrait de la Saison)

BL. DE GÉRY.

TOILETTE DE MARIÉE

Toilette de mariée avec pli Watteau. — Le pli Watteau donne très grand air aux robes de grande cérémonie. Pour une jolie taille nous recommandons le corsage ajusté plat. Pour une taille trop mince, un dessus froncé en crêpe sera préférable. Notre modèle est en bel' soie ivoire. Les lés derrière sont seuls doublés de crin. Le devant cloche n'est doublé de crin que sur 11 pouces. Outre la doublure on ajoutera encore une mousseline pour un tissu léger, toujours sans préjudice, bien entendu, de la doublure entière en soie et d'une balayée en même soie sur 5 pouces. Le lé à traine est complété par le surplus d'étoffe destiné au pli Watteau. On repliera l'étoffe des deux côtés, on montera le pli sur un poignet de 4½ pouces de long et on le fixera à l'encolure par des agrafes. Le corsage plat est ajusté aux hanches et fermé dans le dos. Le Choux de crêpe et fraise avec orange à l'encolure. La manche bouffante, demi-longue, a 42 pouces de tour, garnie au bas d'un ruche de crêpe. Pour la coiffure on partagera la masse des cheveux en deux d'une oreille à l'autre, et on formera un nœud en torsade au milieu de la tête, derrière. Devant, la chevelure sera légèrement frisée, rejetée en arrière en ondulations et petites boucles, puis avec cette seconde partie des cheveux on fera un autre nœud au-dessus de l'autre. Devant ce nœud, poser la couronne d'orange et le voile, retenu par deux ou trois plis de longues épingles à tête perlée.

UN GÉNÉRAL DES HOVAS BRULÉ VIF

(Voir gravure)

Depuis le commencement des hostilités, le *Madagascar News* conseille d'incendier Tananarive en y faisant sauter le palais et les maisons à l'approche des Français. Depuis qu'on a appris la prise de Mevatanana, on a assuré que les Hovas sont décidés à mettre cette idée à exécution. Il est vrai que les Hovas ont adopté la tactique de tout détruire devant les troupes françaises. Ils ont agi de même autour de Tamatave et depuis l'installation des Français à Mevatanana, ne voulant pas se laisser détruire en détail, ils se retirent dans l'Imérina, en dévastant tout sur leur passage et dans les environs.

On assure que le premier ministre et les Hovas sont décidés, après avoir brûlé la capitale, à se retirer dans le Sud, des approvisionnements seraient même

dirigés de ce côté. Cependant les Anglais affirment que le peuple est généralement disposé à se soumettre, mais que les princes et le premier ministre s'y opposent. Des Trimando, expédiés de la capitale à Andriba, se sont saisis de Ramasombaza, 14^e honneur, gouverneur-général du Boueni, qui était accusé d'avoir livré Maroway presque sans combat, de n'avoir pas détruit les approvisionnements et d'avoir pris la fuite.

Son jugement n'a pas été long : "Vous auriez dû tenir jusqu'à la mort, faire sauter les fortifications, brûler toutes les munitions, les maisons et les provisions, et vous ensevelir sous les décombres." Il a été condamné à être brûlé vif, et son exécution a eu lieu immédiatement après, dans un des faubourgs de Tananarive. Le même sort est réservé à Ratovelo que d'autres Trimando sont allés appréhender.

Notre gravure représente, d'une manière saisissante, cet épisode de la guerre.

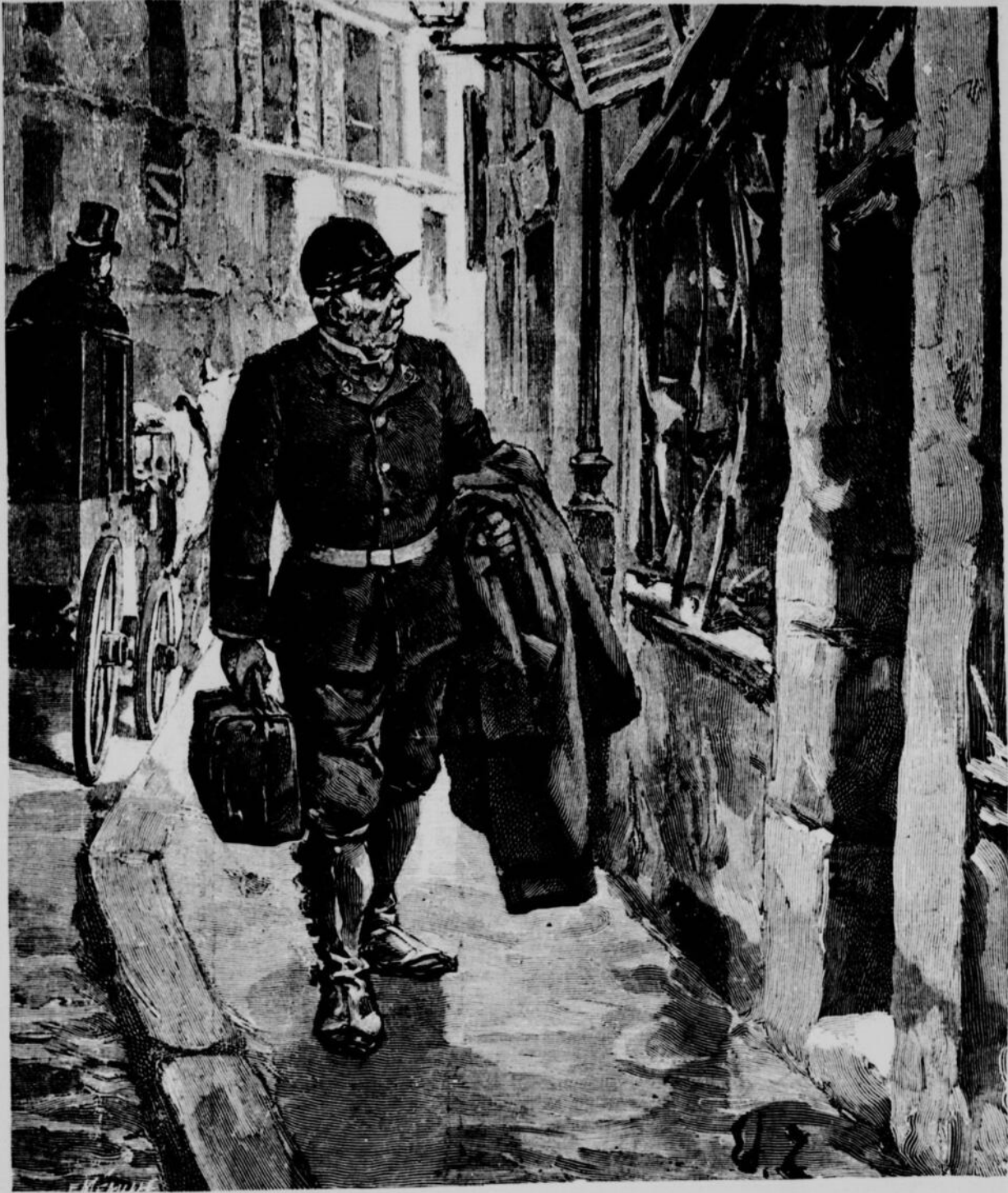
CONSEILS PRATIQUES

Contre la migraine et les douleurs névralgiques. — Couper un citron en tranches minces, appliquer une de ces tranches sur chaque tempe, serrer au moyen d'un mouchoir, les endurer autant que possible. Le remède est souverain.

Taches sur les doigts. — Après avoir épluché des noix fraîches, on a presque toujours sur les doigts ou sur les lèvres des taches brun noir qui résistent pendant plusieurs jours aux lavages à l'eau ordinaire. Il suffit, pour les faire partir en quelques minutes, de frotter l'endroit taché avec du jus de citron.



TOILETTE DE MARIÉE AVEC PLI WATTEAU—(Extrait de la Saison)



Plus loin il longeait des maisons consumées aux trois quarts.—Voir le dernier numéro, p. 294, col. 2

LA MENDIANTE DE SAINT-SULPICE

PREMIÈRE PARTIE

LE TESTAMENT DU COMTE D'AREYNES

L'ancien chirurgien-major, sa femme et la vieille Madeleine, qu'ils ne traitaient pas comme une servante mais comme une amie, ce dont son absolu dévouement la rendait digne, déjeunaient sommairement dans la salle à manger de l'abbé, ne voulant point s'éloigner de lui, leur présence immédiate pouvant être tout à coup nécessaire.

Ils tressaillirent tous les trois en entendant les vibrations de la sonnette.

—Qui peut venir ? demanda M. Leblond, très contrarié d'une visite, surtout au moment où le blessé reposait.

—Je vais voir, monsieur . . . dit Madeleine en se levant.

—A qui que ce soit, reprit le médecin, répondez que M. le vicair

ne peut ni ne doit recevoir personne, et que par conséquent il serait inutile d'insister à ce sujet.

—Soyez tranquille, monsieur le docteur, une consigne, et je sens trop bien la nécessité de faire respecter celle-là ! . . .

—Allez donc vite ouvrir . . . il faut éviter qu'on sonne une seconde fois . . .

Madeleine se hâta d'obéir.

En apercevant Raymond Schloss sur le carré, la digne servante ne put s'empêcher de pousser un cri de surprise.

L'ancien chirurgien-major, en entendant ce cri, quitta précipitamment la table et rejoignit Madeleine.

—Vous, monsieur Schloss ! disait celle-ci, en serrant dans les siennes les mains du garde général, vous à Paris ! . . .

—Qu'y a-t-il ? demanda M. Leblond, puis, sans transition il ajouta : Parlez plus bas, Madeleine. . . . vous savez bien que M. l'abbé repose. . . .

Le Lorrain était entré dans le vestibule dont la servante referma la porte derrière lui.

—C'est M. Raymond Schloss, fit-elle alors en baissant la voix pour répondre à la question du docteur, M. Schloss, le garde général de M. le comte Emmanuel d'Areynes, l'oncle de M. l'abbé. . . . Il arrive de Fenestranges. . . . Venez, venez, monsieur Schloss. . . .

Et, prenant au Lorrain sa valise qu'elle plaça sur une chaise de l'antichambre, elle le poussa dans la salle à manger, en ajoutant :

—Quel bonheur de vous voir ! Vous allez au moins nous donner des nouvelles de M. le comte ! Mais, pour sûr, vous n'avez pas déjeuné ! Asseyez-vous à table. Je vais mettre votre couvert. . . . Nous commençons à peine quand vous avez sonné. Voici M. le docteur Leblond et sa dame. . . . Nous lui devons la vie de M. l'abbé. . . . Ah ! mon pauvre monsieur Raymond, quel affreux malheur ! . . . Blessé. . . . blessé à mort, notre pauvre cher M. l'abbé. . . . Mais grâce à M. le docteur Leblond, qui est un chirurgien comme on n'en voit guère, nous le sauverons. . . .

Tout en parlant avec une volubilité qui n'était point dans ses habitudes et décelait la grande joie que lui causait l'arrivée du Lorrain, Madeleine oubliait la recommandation de l'ancien chirurgien-major, et peu à peu cessait de mettre une sourdine à sa voix.

Le docteur fut obligé de la rappeler à l'ordre.

—Parlez donc plus bas ! lui dit-il.

Raymond, étonné et étourdi par le flux de paroles de la vieille servante, n'avait pu placer un mot.

Toutefois la dernière phrase de Madeleine : *Grâce à M. le docteur Leblond, nous le sauverons !* . . . avait attiré violemment son attention.

—Monsieur, fit-il d'une voix basse et altérée en s'adressant à l'ancien chirurgien-major, je connais le terrible accident arrivé à M. le vicair. La triste nouvelle nous est arrivée à Fenestranges par l'intermédiaire de M. Gilbert Rollin, le cousin par alliance de M. l'abbé. . . . Mais les dépêches que nous avons reçues de lui, et ses lettres, se contredisaient à quelques heures de distance. . . . J'arrive donc ici le cœur rempli d'angoisse et de crainte. . . . Dites-moi la vérité, je vous en supplie, monsieur. . . . la vérité tout entière. . . . M. Raoul est vivant puisque Madeleine a dit : *Nous le sauverons !* Mais est-il bien certain que vous le sauverez ?

—Cela est absolument certain, mon ami, répondit le chirurgien-major, la blessure était grave et le blessé à deux doigts de la mort, mais grâce au Ciel je suis aujourd'hui en mesure d'affirmer qu'aucune complication imprévue n'est à craindre et que M. l'abbé d'Areynes se trouve hors de danger. . . .

Raymond pleurait à chaudes larmes et la vieille Madeleine l'imitait.

—Ah ! je vais donc le voir ! murmura le garde-chasse au milieu de ses sanglots étouffés.

—Quant à cela, non ! répliqua le médecin.

—Je ne le verrai pas ? fit Schloss avec un étonnement mêlé de crainte.

—En ce moment, c'est impossible. . . .

—Vous refusez de me laisser approcher de M. Raoul !

—Absolument !

—Mais, pourquoi ? il est donc encore en péril, quoi que vous en ayez dit tout à l'heure ?

—Il n'est pas le moins du monde en péril, mais nous devons lui éviter toute émotion, qu'elle soit pénible ou joyeuse. . . . Une sensation vive pourrait rouvrir sa blessure à peine cicatrisée et le danger reparaitrait. Or, fatalement, en vous voyant, l'abbé éprouverait une émotion violente. . . . Voulez-vous le tuer ?

—Grand Dieu ! !

—Comprenez donc que notre malade, jusqu'à son entier rétablissement, ne doit voir personne, et vous moins que tout autre !

—Et cependant, fit Schloss avec l'accent d'un véritable désespoir, il faut que je le voie. . . . il faut que je lui parle. . . .

En ce moment Madeleine, devenue très pâle, posa la main sur l'épaule du garde général.

Elle venait d'apercevoir pour la première fois le crêpe de sa cape et le crêpe de son bras.

—Vous apportez ici une mauvaise nouvelle, monsieur Schloss. . . balbutia-t-elle d'une voix tremblante.

Raymond, au lieu de répondre, demanda :

—N'avez-vous pas vu M. Gilbert Rollin ?

—Si, je l'ai vu. C'est moi qui suis allée lui apprendre que M. l'abbé d'Areynes était blessé. . . .

—Quand avez-vous fait cette démarche ?

—Il y a trois jours.

—Et il ne vous a rien dit ?

—Que sa femme lui avait donné une petite fille.

—Pas autre chose ?

—Pas autre chose. . . .

—Il ne portait point le deuil ?

—Je ne m'en suis pas aperçue. . . .

—Ah ! ma pauvre Madeleine, murmura le garde-général, vous ne vous trompiez point en disant que j'apportais ici une mauvaise nouvelle. . . . Le comte Emmanuel est mort !

—Mort !

Ce mot sinistre fut répété à la fois par le médecin, par sa femme et par Madeleine.

Raymond poursuivit :

—Frappé d'une congestion cérébrale en apprenant la mort de son neveu bien-aimé M. l'abbé d'Areynes ! . . .

La foudre tombant au milieu de la pièce où se trouvaient les auditeurs de Raymond n'aurait pu produire sur eux une impression plus terrible que celle résultant de la nouvelle sinistre apportée par le Lorrain.

Madeleine s'était agenouillée en faisant le signe de la croix.

Mme Leblond tremblait de tout son corps.

Seul, le chirurgien avait gardé un peu de sang-froid.

—Que dites-vous là, mon ami ? demanda-t-il à Raymond, comme s'il espérait avoir mal entendu ou mal compris. . . .

—Je dis qu'une lettre écrite par M. Gilbert Rollin, à la date du 1er juin, arrivée à Fenestranges le 3, et annonçant la mort de l'abbé d'Areynes, a tué le comte Emmanuel aussi sûrement qu'aurait pu le tuer une balle de carabine en plein cœur ! . . . Voici cette lettre, monsieur le docteur. . . . la voici. . . .

Et Raymond, tirant de son portefeuille plusieurs papiers, tendit au chirurgien la lettre fatale.

—Mon Dieu ! . . . Seigneur mon Dieu ! balbutiait Madeleine affolée. Prenez pitié de nous ! . . .

—Voyons, soyons calmes ! . . . interrompit M. Leblond après avoir pris connaissance des lignes écrites et signées par Gilbert Rollin, et raisonnons posément. . . . Cette lettre est infâme ! Quel but voulait donc atteindre M. Rollin en l'adressant au comte ?

—Celui qu'il a atteint, monsieur ! . . . Il voulait jouir plus vite de l'usufruit attribué à sa femme par le testament du comte Emmanuel.

—Le monstre ! s'écria Madeleine.

—Mais, reprit le chirurgien, il y a dans tout cela quelque chose de confus que je m'explique mal.

—Quoi donc ? demanda Schloss.

Le 1er juin, jour où M. Rollin a écrit, Madeleine ne lui avait pas encore rendu visite. . . .

—Et quand je l'ai vu, fit à son tour Madeleine, il ne savait pas que M. l'abbé d'Areynes avait été dangereusement blessé. . . .

—Ou plutôt il voulait paraître l'ignorer, répliqua Raymond Schloss.

—Le gredin en était bien capable ! murmura la servante.

LX

L'ancien chirurgien-major reprit :

—Madeleine a vu M. Rollin le 3 juin, la date est précise dans ma mémoire. . . . C'est ce jour là que je l'ai engagée à aller prévenir la famille de M. d'Areynes de l'état dans lequel il se trouvait. . . . Elle est partie d'ici vers deux heures. . . .

—A deux heures précises j'arrivais rue Servan. . . . appuya Madeleine.

—Ce jour-là, dit Raymond, le comte Emmanuel recevait, à neuf heures du matin, la lettre qui l'a tué. . . .

—A-t-on télégraphié à M. Rollin la nouvelle de cette mort ? . . . demanda le chirurgien.

—Oui, monsieur. . . . répondit le Lorrain. On croyait que M. Raoul n'existait plus, et une heure environ après la catastrophe on télégraphia à M. Rollin que sa présence était nécessaire à Fenestranges, puisqu'il se trouvait, par sa femme, le seul représentant de la famille.

—A quelle heure a-t-on déposé cette dépêche ? . . .

—A dix heures précises. . . . C'est moi-même qui l'ai portée au bureau du télégraphe.

—En combien de temps pouvait-elle arriver à destination ?

—M. Pertuiset et moi nous avions compté deux heures. . . . au bureau de poste on m'affirma qu'il ne fallait pas plus, les communications avec Paris étant parfaitement rétablies. . . .

—Par conséquent monsieur Rollin devait connaître la mort du comte d'Areynes quand il a reçu la visite de Madeleine. . . .

—Ce n'est pas douteux.

—Pourquoi ne m'en a-t-il point parlé ? demanda la servante.

—Pourquoi ? Parbleu il devait avoir ses raisons, le scélérat ! . . . répliqua Raymond Schloss. Sachant que le coup porté par lui avait frappé juste, c'est après votre départ qu'il expédia à Fenestranges une première dépêche annonçant que l'abbé d'Areynes était sauvé, et,

deux heures plus tard, une seconde dans laquelle il expliquait que l'état maladif de sa femme ne lui permettait point de se rendre en Lorraine pour assister aux funérailles... Voici ces deux dépêches, monsieur le docteur.

Et Raymond les tendit à M. Leblond en ajoutant :

— Tout cela avait été combiné avec un sang-froid qui m'épouvante ! Rien ne m'ôte de l'esprit que M. Rollin a lâchement prémédité la mort du comte Emmanuel !

L'ancien chirurgien-major avait lu les dépêches.

— N'affirmons rien, monsieur Schloss, dit-il, nous pourrions nous tromper... Dans cette première dépêche déposée au bureau de Paris à trois heures trente-cinq minutes, Gilbert Rollin annonce à son oncle, vous entendez, A SON ONCLE !... que l'abbé d'Areynes n'est pas mort et qu'il peut guérir... Dans ce second télégramme, parti de Paris à cinq heures quatre, il répond à M. Pertuiset qu'il ne peut aller à Fenestranges. Qu'est-ce que cela prouve ? que M. Rollin, quand il reçut Madeleine, ne connaissait pas encore la mort de M. l'Areynes, et qu'il voulait calmer les angoisses qu'il avait fait naître en transmettant une nouvelle fautive, résultant d'un renseignement erroné... Il n'aura reçu la dépêche du docteur Pertuiset qu'après le départ de la première...
— C'est très invraisemblable.

— Enfin, cela peut s'admettre, en somme, supposons un retard... un encombrement des lignes télégraphiques et des bureaux...
La vieille Madeleine intervint.

— Tout ça n'empêche pas, dit-elle, que M. Rollin n'aurait pas dû jouer l'étonnement quand je lui ai annoncé que M. le vicaire était blessé... il le savait bien puisque trois jours auparavant il avait écrit qu'il était mort !...
L'observation de la servante était d'une écrasante logique.

Il n'y avait rien à répondre.

— Comment le savait-il, puisqu'il n'était pas allé chez vous ?... demanda le médecin.

— Sans doute il se sera renseigné à la dure...
— Enfin, il le savait, c'est prouvé, et c'est le point important ! fit Raymond Schloss. Le misérable s'est dit : Le comte Emmanuel est âgé, souffrant... il ne peut vivre qu'à la condition de jouir d'un calme absolu, de n'éprouver aucune émotion vive... En lui annonçant brutalement que son cher neveu Raoul est mort, je lui porterai un coup qui le tuera !... Et il a écrit, faisant de sa lettre l'usage que le vulgaire assassin fait d'un couteau ! J'affirme que cet homme a froidement, lâchement prémédité son crime ! Ah ! vous ne le connaissez pas, vous, monsieur le docteur, mais mon maître à jamais regretté, le comte Emmanuel, le connaissait bien ! Il n'a point de cœur, il n'a point d'âme, il n'a que des besoins qu'il veut satisfaire à tout prix. Réduit aux expédients, la misère le rendait capable de tout ! Pour jouir de l'usufruit de la fortune du comte d'Areynes, il lui fallait sa mort ! Il l'a tué !... Je vous en supplie, monsieur le docteur, laissez-moi voir M. Raoul... Laissez-moi lui dire qu'on a assassiné son oncle qu'il aimait comme un père !... Il faut que M. Raoul connaisse la vérité, la vérité tout entière ! Conduisez-moi près de lui... Laissez-moi lui parler.

— Si vous voulez le tuer comme on a tué le comte Emmanuel faites cela ! répliqua l'ancien chirurgien-major.

— Si je veux le tuer !... répéta Raymond Schloss, avec effarement.

— M. l'abbé d'Areynes serait frappé à mort par une émotion violente ! reprit le docteur. Certes, il doit connaître la vérité, et il la connaîtra... Vous la lui révélez vous-même, mais seulement quand je jugerai qu'il pourra vous entendre sans péril pour sa vie ! D'ici là, vous ne l'approchez pas ! La mission que vous vous êtes imposée par dévouement pour la famille du vicaire de Saint-Ambroise est louable, je le reconnais, mais moi j'ai un devoir sacré à remplir ! Nous avons tous les deux une lourde tâche ! Il faut que d'abord j'accomplisse la mienne pour que vous puissiez accomplir la vôtre !

— Je verrai du moins le criminel ! dit Raymond Schloss les dents serrées, les poings crispés par la colère.

— Vous verrez M. Gilbert Rollin s'il vous plaît de le voir... répliqua monsieur Leblond, cela ne me regarde pas... Cependant permettez-moi de vous donner un conseil que je crois bon à suivre... Avant de vous immiscer brusquement dans une affaire de famille aussi délicate, souvenez-vous que M. l'abbé d'Areynes a voué la plus profonde, la plus fraternelle affection à sa cousine, Mme Henriette Rollin, et qu'il pourrait être douloureusement surpris d'apprendre que, sans son autorisation, vous avez agi contre l'homme qui est le mari d'Henriette d'Areynes...
— Monsieur le docteur a raison, monsieur Schloss, appuya la vieille Madeleine, vous ne devez rien faire à l'insu de mon cher maître... il faut attendre qu'il vous ait entendu et qu'il décide...
Le garde général semblait écrasé.

— Ainsi, murmura-t-il avec découragement, je ne pourrai voir monsieur l'abbé que quand il sera complètement guéri ?...
— Je n'ai pas dit cela, vous avez mal compris... fit le docteur.

Je vous permettrai de voir M. d'Areynes avant son rétablissement complet, mais à la condition expresse que vous ne lui révélez ni la mort de son oncle, ni vos soupçons au sujet du crime qu'aurait commis selon vous le mari de sa cousine... De plus, pour être admis auprès de lui, quand je jugerai que c'est possible, et quand nous aurons trouvé un prétexte pour expliquer votre présence à Paris, vous quitterez ces insignes de deuil.

— Il faudra mentir à monsieur Raoul, alors, balbutia Raymond avec angoisse.

— Il faudra lui mentir, oui.

— Eh bien ! soit, je mentirai... Ça sera dur, mais au moins je le verrai...
Et le pauvre Lorrain, étouffé de nouveau par les sanglots, se laissa tomber sur un siège.

Mme Leblond, sans cesse préoccupée comme son mari de la situation du jeune prêtre, s'était dirigée vers la chambre à coucher du malade dont elle avait, avec précaution, légèrement entre-bâillé la porte.

Elle jeta un coup d'œil sur le lit.

Raymond, qui suivait des yeux ses mouvements, s'était dressé et allait se précipiter vers elle.

L'ancien chirurgien-major devina sa pensée, et d'un geste rapide l'arrêta.

— Ne craignez rien, monsieur... fit Raymond obéissant, puis il ajouta d'une voix suppliante, pleine de larmes : que je le voie... que je l'entrevoie seulement...
— Eh bien ! regardez... dit le médecin.

Le Lorrain, sans changer de place se pencha en avant et riva ses yeux sur le visage pâle de Raoul d'Areynes qui dormait toujours, la tête soutenue par les oreillers.

— Pauvre monsieur l'abbé !... murmura-t-il ensuite en essayant ses paupières humides.

Mme Leblond referma doucement la porte.

La surexcitation de Raymond Schloss s'était notablement calmée. Madeleine en profita pour rappeler au docteur que leur déjeuner, interrompu par l'arrivée du garde chasse, n'était point terminé.

— Prenez un peu de nourriture avec nous, monsieur Schloss, dit-elle au Lorrain. Soyez aussi raisonnable et aussi fort, vous qui êtes un homme, que moi qui suis une vieille femme... Je souffre bien cependant, allez !... j'ai le cœur bien gros... il faut surmonter tout cela... Plus les peines sont grandes, plus on doit avoir de courage.

Schloss sentait bien que la digne servante avait raison.

Il se mit à table et Madeleine le servit.

Après quelques moments de silence, l'ancien chirurgien-major demanda au Lorrain :

— Votre séjour à Paris doit-il être de quelque durée, mon ami ?

— A moins que je ne sois rappelé brusquement à Fenestranges par M. Pertuiset, répondit Schloss, je compte attendre ici le rétablissement complet de M. Raoul.

— Votre attente alors se prolongera, car la convalescence sera longue.

— Combien de temps durera-t-elle ?

— Il m'est impossible de préciser, mais je crois qu'il vaudrait mieux pour vous retourner à Fenestranges où je vous écrirai quand notre malade sera sur pied.

— Peut-être... fit le garde en hochant la tête. Enfin, nous verrons... Dans tous les cas, même si je me décidais à ne point attendre, je passerais quelques jours à Paris... Il faut que je voie le notaire de feu M. le comte... Il faut aussi que je me fasse délivrer un certificat constatant que la maladie de M. l'abbé Raoul d'Areynes l'empêche de se rendre à Fenestranges... C'est M. le juge de paix qui réclame cette pièce... M. Raoul étant l'exécuteur testamentaire de son oncle, ce certificat, légalisé permettra, dit-il, d'agir en son lieu et place pour régler les affaires de la succession.

Je m'occuperai aujourd'hui même de ce certificat, répliqua l'ancien médecin-major, je le signerai avec un de mes collègues et je le ferai légaliser...
— Je vous en serai très reconnaissant, monsieur...
— Donc, ne vous préoccupez de rien...
— Savez-vous, Madeleine, demanda Raymond Schloss à la vieille servante, s'il y a dans ce quartier, pas trop loin d'ici, un hôtel où je pourrais louer une chambre ?
— Il y en a un tout à côté... je vous y conduirai. Je connais le patron, un brave homme dont M. le vicaire a marié la fille il y a deux ans... Vous serez là comme chez vous...
— Merci, Madeleine...
Le déjeuner s'acheva, Raymond donnant de plus amples détails sur la mort du comte Emmanuel, et Madeleine racontant, non sans larmes, de quelle façon on avait trouvé le jeune prêtre agonisant sur les premières marches de l'escalier de sa demeure.

Après le repas, la brave fille conduisit Schloss boulevard Voltaire à l'hôtel dont elle lui avait parlé, établissement modeste, mais bien

tenu, et elle le recommanda chaudement comme attaché par des liens de profonde affection à la famille de M. le vicaire de Saint-Ambroise.

Raymond prit possession de sa chambre, rangea méthodiquement dans une armoire les quelques effets que contenait sa valise, puis il sortit pour se rendre chez le notaire afin de s'acquitter auprès de lui de la mission dont il était chargé.

Avant quatre heures il était de retour à l'appartement de l'abbé d'Areynes.

M. Leblond, qui n'avait pas perdu son temps, lui remit un certificat bien en règle, portant, outre sa signature, celle d'un de ses collègues, et légalisé par le commissaire de police et le maire de l'arrondissement.

Ce certificat constatait que l'abbé Raoul d'Areynes, premier vicaire de la paroisse Saint-Ambroise, grièvement blessé, ne pouvait se rendre à l'appel du président du tribunal de première instance, siégeant à Nancy, comme exécuteur testamentaire de M. le comte Emmanuel d'Areynes, décédé le 3 juin au château de Fenestranges, département de Meurthe-et-Moselle. . . .

Par le courrier du soir Schloss expédia cette pièce à M. Pertuiset, en l'accompagnant d'une longue lettre dans laquelle il racontait, sans en omettre un seul, les détails de son arrivée à Paris, et de sa visite au vicaire que M. Leblond déclarait hors de danger.

LXI

Il fut convenu entre Madeleine et M. Leblond, étant donnée la résolution bien arrêtée de Raymond Schloss de passer quelque temps à Paris, que ce dernier prendrait ses repas avec eux et qu'il aiderait Madeleine dans les travaux du ménage, à la condition qu'il ne ferait aucune tentative pour se rapprocher du vicaire, et qu'il ne lui révélerait sa présence que lorsque le médecin lui en aurait donné l'autorisation.

Raymond en prit l'engagement solennel.

Au moins il vivrait non loin du blessé, et il se contentait de cela, momentanément.

L'abbé d'Areynes était sorti de son lourd sommeil.

Le mieux continuait.

Vers six heures, l'ancien chirurgien-major lui fit boire une nouvelle dose de la potion opiacée, et l'assoupissement recommença.

Voulant prolonger la diète absolue, M. Leblond estimait que l'état comateux dans lequel il maintenait le malade empêchait la déperdition des forces, et que l'immobilité résultant de cet état favorisait la complète et rapide cicatrisation de la blessure.

A sept heures, rassurés sur la situation présente du vicaire de Saint-Ambroise, nos quatre personnages se mirent à table avec une sensation d'allègement.

Une lampe à pétrole placée dans une suspension de cuivre, à abat-jour vert, éclairait la table, laissant dans l'ombre toutes les parties de la pièce placées hors de son faible rayonnement.

On causait à demi-voix et le sujet de la conversation, c'était l'abbé, toujours l'abbé.

Pas un de ces braves gens ne pouvait détourner sa pensée de cet homme si jeune, si bon, si honoré, si cher à tous, et qui serait mort si la Providence n'avait placé dans sa maison, près de lui, M. Leblond, capable de le soigner et de le sauver comme par miracle.

Le repas fut court.

Madeleine allait desservir, aidée par Raymond qui tenait à prendre sa part des travaux domestiques, lorsqu'un coup de sonnette assez violent fit tressaillir tout le monde.

Il était en ce moment huit heures du soir.

— Madeleine, dit vivement M. Leblond, éconduisez le visiteur indiscret qui vient si tard. . . .

La vieille servante gagna l'antichambre, faiblement éclairée, ferma derrière elle la porte de la salle à manger et ouvrit celle donnant sur l'escalier.

Dans l'ombre du carré elle aperçut une silhouette d'homme qu'elle ne reconnut pas.

Elle allait parler.

L'homme ne lui en laissa pas le temps.

— Bonsoir, ma bonne Madeleine. . . dit-il.

La servante fit un soubresaut.

Elle venait de reconnaître la voix de Gilbert Rollin.

Le mari d'Henriette s'aperçut de son émoi.

— Ma visite semble vous surprendre ! s'écria-t-il.

— Un peu, monsieur. . . balbutia Madeleine.

— Pourquoi donc ?

— Il est tard. . . .

— Je n'avais pas le choix du moment. . . . J'ai besoin de voir mon cousin Raoul. . . .

— M. le vicaire n'est pas visible. . . .

— Il le sera pour moi. . . .

— M. le vicaire repose en ce moment, et. . . .

Gilbert lui coupa brusquement la parole.

— Qu'importe ! S'il dort vous le réveillerez. . . .

— Le réveiller ! !

— Je vous répète qu'il faut que je le voie, que je lui parle à l'instant même ! J'ai une communication importante à lui faire, une nouvelle très grave à lui apprendre. . . . Je me trouve enfin dans la nécessité la plus absolue de m'entretenir pendant quelques instants avec lui. Mes moments sont comptés. . . . Introduisez-moi !

Madeleine tremblait de tous ses membres.

Gilbert Rollin ! . . .

Lui ! . . . Cet homme dont Schloss avait deviné et dévoilé le crime ! Lui, l'assassin du comte Emmanuel. . . . Lui, l'ennemi certain du vicaire de Saint-Ambroise. . . . Il était là, devant elle, élevant la voix, autoritaire, impudent ! . . .

Un éclair brilla dans ses yeux. La colère l'envahissait.

Cependant, elle parvint à conserver l'apparence du calme.

Gilbert voulut l'écarter pour passer.

Elle lui barra la porte.

— Monsieur, dit-elle d'une voix que l'émotion rendait saccadée, je ne puis vous laisser entrer ici sans avoir consulté M. le docteur. . . . Vous ne verrez pas M. le vicaire sans son autorisation.

— Ah ! par exemple, c'est trop fort. s'écria le mari d'Henriette avec un geste d'impatience.

Et, pour la seconde fois, il essaya de franchir le seuil.

D'un mouvement brusque, et avec une vigueur qu'il aurait semblé impossible d'attendre d'elle, Madeleine referma la porte, au risque d'atteindre le visiteur en plein visage, et se précipita dans la salle à manger où M. Leblond, sa femme et Schloss attendaient, se demandant, anxieux, avec qui Madeleine pouvait ainsi parlementer, car le bruit des voix n'arrivait à leurs oreilles que comme un murmure.

Le visage bouleversé de la vieille servante exprimait l'effarement.

— C'est M. Gilbert Rollin ! dit-elle.

Raymond et le docteur se levèrent brusquement.

— Que veut-il donc ? demanda le Lorrain d'une voix sourde.

— Il insiste pour voir M. le vicaire ! Il s'exprime en maître. . . . Il commande ! Il voulait entrer malgré moi ! Je n'en ai fait ni une ni deux, je lui ai fermé la porte au nez ! . . .

Schloss crispait ses poings.

M. Leblond, les sourcils froncés, réfléchissait.

— Que vient faire ici ce misérable ? poursuivit le garde d'un ton menaçant. Ah ! qu'il n'entre pas ! qu'il n'entre pas !

— Pourquoi donc ? demanda l'ancien chirurgien-major

— Je le tuerais !

— Je comprends que son audace vous irrite ; mais reprenez votre sang-froid et restez calme, mon brave Raymond ! . . . Nous aurions tort de ne pas recevoir M. Rollin. . . . Il est possible, en somme, que sa visite ait un but sérieux. . . . C'est moi qui lui répondrai, et je ne le ménagerai pas, soyez-en convaincu ! . . .

Raymond, sans répliquer, se laissa retomber sur sa chaise.

Le docteur poursuivit :

— Madeleine, faites entrer M. Rollin.

Gilbert, énervé et furieux, venait de sonner une seconde fois.

La vieille servante lui ouvrit la porte.

— Enfin ! s'écria-t-il. En vérité ce n'est pas trop tôt !

— M. le docteur va vous recevoir. . . . dit la brave femme. Vous pouvez entrer.

— C'est bien heureux !

Gilbert, très hautain, traversa l'antichambre d'un pas raide et franchit le seuil de la salle à manger où Madeleine revint derrière lui.

Schloss, à peu près invisible dans la pénombre, dardait des regards chargés de haine sur l'assassin du comte Emmanuel.

Son visage, placé hors de la zone lumineuse éclairant la table, n'attira point l'attention de Gilbert qui salua légèrement Mme Leblond.

Celle-ci s'inclina sans quitter son siège.

L'ancien chirurgien major avait fait deux pas au devant du mari d'Henriette.

— Monsieur, lui dit-il, je n'ai ni l'honneur de vous connaître ni celui d'être connu de vous. . . . Madeleine m'a appris qui vous étiez. . . . Vous avez insisté pour voir M. Raoul d'Areynes, ayant, paraît-il, une grave nouvelle à lui annoncer. . . . M. le vicaire n'est point en ce moment dans un état qui puisse me permettre de vous laisser approcher de lui. . . . Je suis son médecin et son ami. . . . j'habite cette maison. . . . je lui ai donné les premiers soins nécessités par une blessure presque mortelle. . . . je continue mon œuvre, ce qui signifie, (et vous devez le comprendre), que j'ai le droit d'agir dans cette demeure comme si elle était la mienne. . . . Si pressantes, si importantes que soient les communications que vous avez à faire à M. l'abbé d'Areynes, je ne puis permettre qu'il les entende en ce moment, mais, si je vous parais digne de quelque confiance, vous pouvez m'en expliquer la nature et, le plus tôt possible, je vous le promets, je lui transmettrai fidèlement ce que vous m'aurez dit. (A suivre).

CHOSSES ET AUTRES

—Souvent les plumes d'autruche rapportent 8350 la livre.

—Léon XIII possède une perle estimée à 100,000.

—Le bambou (roseau des Indes) fleurit rarement avant d'avoir atteint l'âge de 30 ans.

—On trouve, au Japon, des pins et des chênes minuscules qui n'ont que 18 pouces de hauteur, à l'âge de 200 ans.

—A quelque distance au nord d'Edmonton, territoire du Nord-Ouest, on vient de découvrir un puits de paraffine de la capacité de quinze barils par jour. Le puits a 1,500 pieds de profondeur.

—“Les hommes sont-ils aussi jolis que les femmes ?” Telle est la question que l'on se pose parmi les journalistes de New-York. Pour notre part, nous laissons aux amoureux le soin d'y répondre. Il y a tant de manières de comprendre la beauté physique...

—L'intelligence humaine est comparable à une terre qui, quelque fertile qu'elle soit, ne produira que des plantes inutiles, si elle n'est pas cultivée, et qui ne produira absolument rien si elle est aride. Mais remuez cette terre, retournez-la et, si elle est pauvre, donnez-lui de l'engrais. Après cela, plantez-y des arbres, jetez-y des graines de plantes et vous verrez que le sol le plus pauvre vous donnera des récoltes satisfaisantes.

—Frank Bush, qui paraît au Royal cette semaine, dans la comédie *Girl Wanted*, est un comédien inimitable. Les situations dans lesquelles il figure sont des plus désopilantes. Il subit toutes sortes de transformations et personnifie plusieurs personnages à la fois. Nous engageons fortement nos lecteurs à se rendre en grand nombre à ce théâtre.

—Une terrible épidémie de chenilles sévit dans une partie du Maine. Ces chenilles sont par millions et dévastent les arbres. Dans les jardins et dans les forêts, tout a maintenant l'aspect désolé de l'automne. Sur des étendues considérables de terrain il est impossible de trouver un seul arbre avec une feuille verte ; tout a été dévoré.

—Le monde, disait le Dr Holmes, est divisé en deux classes : celle des gens qui marchent de l'avant, qui agissent, qui font quelque chose, et celle des hommes qui restent les bras croisés, ou qui au mieux piétinent sur place et qui sont toujours à se dire : pourquoi ceux qui marchent ne s'y prennent-ils pas autrement ?

—Parmi les tablettes retrouvées dans les ruines de Babylone et qui datent de l'an 2,000 avant l'ère chrétienne, s'en trouvent quelques-unes qui donnent les rapports des arrestations faites par la police de cette ville. On voit que l'institution de la police urbaine ne date pas d'hier. Rome avait une force d'agents de police considérable.

—La *Nouvelle Revue* continue, dans sa livraison du 30 août, la publication des Lettres d'un Condamné, d'Henri Rochefort, dont le succès est si vif ; et pour l'anniversaire de la bataille de Saint-Privat, qui coûta si cher aux Allemands ; elle publie une magistrale étude signée *... ; à lire aussi les Souvenirs d'un matelot, de Georges Hugo ; les Précurseurs du Socialisme au XVIIe siècle, d'André Lichtenberger ; une conspiration, par J.-H. Rosny ; la Réunion des Eglises, réponse à la *Revue des Deux Mondes*, par le général Kireef ; le Partage, d'Antony Blondel ; les Lettres sur la politique extérieure, de Mme Juliette Adam ; la Quinzaine littéraire, de E. Ledrain ; les Pages courtes signées : Ch. Gounod, Juliette Lamber, Gustave Khan, Georges Lecomte, Paul Olivier.

JEUX ET RECREATIONS

LOGOGRIPHE

Sur mes cinq pieds lecteur je suis formidable, Sur quatre méprisé sans être méprisable, Sur trois je t'offre un mets souvent désagréable Et sur deux je me dis pronom indéclinable.

ANAGRAMME

File-moi, je te vêts, Retourne-moi, je coule.

MOTS CARRÉS

Mon Premier fut créé le sixième jour ; On ne peut avoir mon Second sans lui faire [la cour ; Saveur désagréable à mon Troisième ; La femme seule peut-être mon Quatrième.

SOLUTIONS DES PROBLEMES PARUS DANS LE No 593

Charade.—Poule.
Enigme.—Chemise.

ONT DEVINE :

Deux yeux noirs, Fall Rivers (Mass.) ; Arthur Pouliot, Montréal ; Mlle Léa Langhen, Québec ; Des yeux bruns, Henryville ; Mlle Antoinette Demers, St-Sébastien ; Alfred Bonchard, Mlle Claudia Laflamme, Lévis ; Rachel, Yamaska Est.

LES ECHECS

ETUDE No 12

Composée par M. Troitzky

Noirs.—3 pièces



Blancs.—3 pièces
Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME No 183

Blancs Noirs
1 C 6 C R 1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER

Architectes et Evaluateurs

162—RUE SAINT-JACQUES—162
(BLOC BARRON)

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER
TÉLÉPHONE No 2113

CADEAU AUX LECTEURS DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Bon pour un Numéro du Journal de Modes LA SAISON, le seul au monde donnant 100 Gravures inédites de Modes et Travaux de Mains par Numéro.

Détacher ce coupon et l'envoyer avec son adresse, à l'administrateur de *La Saison* 25 rue de Lille, Paris.

ABONNEZ-VOUS

MONDE ILLUSTRÉ

SKUL

Journal français Illustré

DU

CANADA

ET

LE PLUS COMPLET

DES

Journaux Littéraires

VIN de VIAL

TONIQUE ANALEPTIQUE RECONSTITUANT

Le TONIQUE le plus énergique pour Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



AU QUINA SUC DE VIAND PHOSPHATE de CHAUX

Composé des substances indispensables à la formation de la chair musculaire et des systèmes nerveux et osseux.

Le VIN de VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre Anémie, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

POUDRE

— POUR —

LIQUEUR DE COMTE

Préparation Hygiénique, Digestive et Fortifiante

Remplaçant avantageusement les liqueurs de la Chartreuse et de la Trappistine.

Une boîte de cette poudre suffit pour faire deux chopines et quart de liqueur. Direction dans chaque boîte. Prix : 25c la boîte.

Dans toutes les bonnes pharmacies on envoie franco sur réception du prix par les agents

LA PHARMACIE NATIONALE
216, SAINT-LAURENT
MONTREAL

J. G. A. GENDREAU
CHIRURGIEN-DENTISTE
20, RUE ST-LAURENT, Montréal

Extraction de dents sans douleur, par l'électricité et par anesthésie. Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

En vente dans toutes les bonnes pharmacies.

Le VIN à l'EXTRAIT de FOIE de MORUE

PRÉPARÉ PAR M. CHEVRIER

Pharmacien de 1^{re} Classe, à Paris possède à la fois les principes actifs de l'HUILE de FOIE de MORUE et les propriétés thérapeutiques des préparations alcooliques. — Il est précieux pour les personnes dont l'estomac ne peut pas supporter les substances grasses. Son effet, comme celui de l'HUILE de FOIE de MORUE, est souverain CONTRE : la SCROFULE, le RACHITISME, l'ANEMIE, la CHLOROSE, la BRONCHITE et toutes les MALADIES de POITRINE.

EXIGER LA SIGNATURE : CHEVRIER

ST-NICOLAS, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. Union postale, un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris, France.

ACADEMIE DE COUPE DE DAME A. CHAREST

Pour costumes de dames et d'enfants. Ce système, simple et sûr, évite l'ajustement ; en deux heures de leçon, toute dame peut apprendre à tailler à perfection ses manteaux et robes. Nous avons aussi un système pour les jupes qui nous permet de tailler une robe princesse ou un manteau long en aussi peu de temps qu'un corsage uni. Nous enseignons aussi à tailler le corsage de robe sans couture, et toutes sortes de collets. Nous invitons très respectueusement les dames et demoiselles à venir visiter ce nouveau système que nous garantissons sous tout rapport et qui est le moins dispendieux qui soit encore connu.

MME A. CHAREST, 79, St-Denis.

J. EMILE VANNIER

(Ancien élève de l'école Polytechnique)

INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR
187, RUE SAINT-JACQUES
ROYAL BUILDING MONTREAL

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire des journaux français de Montréal

Tous les hommes d'affaires reçoivent LA PRESSE

Les petites annonces de LA PRESSE sont lues par tout le monde.

Désirez-vous un commis ? Annoncez dans LA PRESSE.

LA PRESSE est le véritable intermédiaire entre le patron et l'employé.

Désirez-vous une servante ? Annoncez dans LA PRESSE

Les servantes en recherche d'emploi lisent toutes LA PRESSE.

Désirez-vous retrouver un article perdu ? Annoncez dans LA PRESSE.

Tout le monde reçoit LA PRESSE.

Désirez-vous un emploi quelconque ? Annoncez dans LA PRESSE.

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 14 septembre 1895

49,825

La Presse sera adressée à la campagne pendant la saison d'été à raison de 25c par mois

BUREAUX

71 et 71a, Rue St-Jacques
MONTREAL

ANNONCE IMPORTANTE DE
John Murphy & Cie
Grande
Ouverture
 DE LA
SAISON

Département
des Manteaux

Nous exhibons dans notre immense salle d'étalage la plus grande collection de Manteaux de toutes espèces, ainsi que Pelletteries de toutes sortes à bas prix.

Durant l'Exposition

Nous invitons notre nombreuse clientèle de bien vouloir nous faire une visite en compagnie de leurs amis en promenade durant l'exposition, et seront les bienvenus, s'ils viennent faire des achats ou si ce n'est que pour visiter notre établissement.

Hautes Nouveautés

Collerettes en velours et en peluche avec riches garnitures et doublées de soie, une grande variété.

John Murphy & Cie

2343 Rue Sainte-Catherine

Coin de la rue Metcalfe

Conditions : au comptant et un seul prix
 TÉLÉPHONE 3833

MAISON FONDÉE EN 1852

C. LAVALLÉE

(SUCCESSION DE A. LAVALLÉE)

Importateur d'instruments de musique de toute espèce; réparations de toutes sortes exécutées à très bref délai. Toujours en stock des instruments pour orchestre et fanfare à des prix très réduits. Violons faits à ordre.

35, COTE S F - LAMBERT
 MONTRÉAL

Un LEZARD
 DANS L'ESTOMAC

Pendant les quelques années que j'ai vécu aux Etats-Unis, je fus atteint d'une maladie qui me faisait mourir. Avec des douleurs atroces dans l'estomac, je me sentais très faible et étais alligé de beaucoup de vents. Après avoir consulté les principaux médecins de Troy, N.-Y., et après avoir pris des centaines de remèdes, on me déclara que j'avais un lézard dans l'estomac et que ce qu'il y avait de mieux à faire était de retourner dans mon pays. Je revins donc à Montréal où on me conseilla d'aller voir M. Z. Brabant, le célèbre herboriste, 2242, rue Notre-Dame. Après m'avoir examiné, ce Monsieur me déclara que je n'avais pas plus de lézard dans l'estomac que sur la main et que tout mon mal venait de la dyspepsie. Je pris alors de ses remèdes composés de racinages, et en moins de trois mois ils me guérirent radicalement. (Signé) ARTHUR SAVARIAT, Polisseur, 156, rue Richelieu, Ste-Cunégonde.

Consultations Gratuites

Z. BRABANT

HERBORISTE

2242, Rue Notre-Dame, Montréal

PRODUITS DE LA
GRANDE CHARTREUSE
 LIQUEURS, ELIXIR ET SPECIFIQUE DENTIFRICE.
 Les consommateurs des produits authentiques de la "GRANDE CHARTREUSE" doivent exiger sur chaque bouteille le passe-partout ci-dessous signé par le Révérend Père Procureur L. Garnier:
 POUR EVITER TOUTE CONTREFAÇON OU IMITATION, EXIGER SUR CHAQUE BOUTEILLE LE PASSE-PARTOUT CI-DESSOUS
 Seuls Agents et Fondés de pouvoirs de la GRANDE-CHARTREUSE
 AU CANADA
 LA COMPAGNIE D'APPROVISIONNEMENTS
 ALIMENTAIRES
 de MONTRÉAL (limitée).

20578

LA SOCIÉTÉ ARTISTIQUE CANADIENNE

Fondée dans le but de répandre et de développer le goût de la musique et d'encourager les artistes

(Incorporé par Lettres Patentes, le 24 Décembre 1894)

Capital Action - - - - - \$50,000

Bureaux : 210, rue St - Laurent

TEL. BELL 7216

2851 Prix d'une valeur totale de \$5,800.00 seront distribués tous les quinze jours

1	PRIX DE	\$1,000.00
1	"	400.00
1	"	150.00

Et une foule d'autres prix variant de \$50.00 à \$1.00.

PRIX DU BILLET - - - - - 10 CENTS

Nous expédions nos billets dans toutes les parties du pays, sur réception du prix et de 3c en timbres pour frais de port.

HOPITAL PRIVE DU DR GADBOIS

238 et 242 Rue Cadieux

Près de la rue Ste-Catherine

Fondée en 1893 par le Dr J. P. Gadbois, médecin-spirituant de l'institut Murphy. Traitement rapide de l'ivresse, délire, etc. Traitement radical des habitudes d'intempérance, morphinisme, etc., par la méthode du Gold Cure

MESDAMES

Toutes les dames élégantes
 Emploi.

"CREME LA SIMON"



Mme ADELINA PATTI dit :
 "Elle est sans pareille."
 Elle blanchit, tonifie et donne à la peau un délicieux parfum

Elle guérit en une nuit les Boutons, Gerçures, Engèlures
J. SIMON, PARIS

Agent général pour le Canada :

C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal

J. B. C. TRESTLER L.C.D.

Chirurgien - Dentiste

200 RUE ST-DENIS

Au-dessus de la phar. Baridon

Extraction de dent sans douleur par le chloroforme, l'éther, le protoxide d'azote, ou la chlorure d'éthyle. Dents posées sans palais ou sur monture en or, aluminium, vulcanite, ou celluloïde. Obturation en or, argent, platine, porcelaine. Couronne en or.

GEORGE VIOLETTI

Seul fabricant de Harpes au Canada. Spécialité : Réparations d'instruments en cuivre et bois. Argentures, dorures, etc.

No 112 RUE GOSFORD
 MONTRÉAL

Lapres & Laperne
 PHOTOGRAPHES
 360 RUE ST-DENIS
 PHOTOGRAPHIES DE TOUS GENRES
 PORTRAITS A L'HUILE, AU CRAYON,
 PASTEL, ETC., ETC.
 TÉLÉPHONE 7283

AUX DAMES

ACADEMIE FONDÉE EN 1891

Notre nouveau corsage sans couture est une des merveilles du jour. L'ajustement est parfait sans être obligé d'essayer. Les cours comprendront le Dessin des Patrons, la Coupe, l'Assemblage, l'Essaiage, la Rectification, les Garnitures du Corsage, la Jupe, le Manteau, le Dolman, etc., etc., etc.

ACADEMIE, 88 RUE ST-DENIS Montréal. Téléphone 6057.

Mme E. L. ETHIER, Principale.

DENTISTE

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger. Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

A. S. BROSEAU, L.D.S.

No 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

La Nouvelle Revue
 18, Boulevard Montmartre, Paris.
 Directrice : Madame Juliette ADAM
 PARAIT LE 1^{er} ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

11 mois	50 ^{fr}	56	62
6 mois	26 ^{fr}	29	32
3 mois	14 ^{fr}	15	17

Prix et Sous-
 Département
 étranger.

On s'abonne sans frais dans les bureaux de la Revue, les agences de Crédit Lyonnais et celles de la Société Générale de France et de l'Étranger.

LA REVUE HEBDOMADAIRE

La plus intéressante des revues parisiennes

ABONNEMENT, \$6.40 PAR AN—6 MOIS, \$3.3

La Revue Hebdomadaire publie la première, après l'apparition en volume, les romans des principaux écrivains de ce temps notamment : Paul Bourget, François Coppée, O. Daudet, etc.
 S'adresser à la LIBRAIRIE DERMIGNY, 126 W. 25th street, New-York où à la succursale, 1608, Notre-Dame. G. Hurstel, gérant.

PATENTS
 CAVEATS, TRADE MARKS
 COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.
 Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, and thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$3 a year. Sample copies sent free.
 Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in colors, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., NEW YORK, 361 BROADWAY.